

Le Caducée

thème facultaire



Interview d'un professeur / Entretien avec des nouveaux diplômés / Les films "Solvaysiens" / Les nouvelles ambitions / BD sur l'histoire d'Ernest / Balance ton porc / Comment choper à Solvay / Bal Orange / ...

Salut à toi l'ami, l'amie,

Ton délégué ESTIEM et son charmant Board
sont dans la place,

Après un week-end Teambuilding proche
de Projet X et un énorme Beerpong ayant
confronté les meilleures équipes du Cercle
Solvay et du Bureau Etudiant, le comité
ESTIEM passe aux choses sérieuses en
organisant sa compétition annuelle de Case
Study pour la deuxième année consécutive, le
T.I.M.E.S.



Après une glorieuse édition 2016 en
partenariat avec la société de consultance
Intys, ESTIEM remet ça, cette fois-ci en étroite
collaboration avec la société de consultance
Pideeco

QU'EST-CE QUE LE T.I.M.E.S. ME DIRAS-TU ?

Le T.I.M.E.S. - Tournament in Management and Engineering Skills - est une compétition de
Case Study européenne rassemblant les meilleurs étudiants en ingénieur de gestion, sciences
économiques et ingénieur civil à travers les meilleures universités européennes et cela depuis
1994.

PIDEECO, LE PARTENAIRE PARFAIT :

Notre but étant de proposer la meilleure compétition de Case Study possible dans les meilleures
conditions possibles, ce partenariat avec Pideeco nous est apparu comme une évidence, tant par
leur vision du monde de l'entreprise que celui de la consultance.

En effet, ce partenariat nous permet de mettre en lumière un sujet dont on parle peu et en
même temps beaucoup, la compliance. C'est un mélange entre gestion de risque et repérage de
blanchiment d'argent.

NOUS FINIRONS PAR QUELQUES MOTS DE NOTRE PARTENAIRE :

*« Pideeco is glad to attend the T.I.M.E.S. event. The consultancy and management firm consists out of a
dedicated team of people with a broad experience in Finance and Compliance related topics. We provide
Financial and Legal advices, tailor fitted solutions and educational material for professionals and corporates »*

Comme le veut la tradition ...
See you somewhere in Europe



Pideeco

Editorial

“Je fais Solvay” est une phrase qui a rarement été dite sans fierté. Il faut l'avouer, nous avons beau remettre en question la pertinence de nos cours, le manque de pédagogie de nos professeurs, l'ambiance de charognard grandissante dans les auditoriums à l'approche des Erasmus, c'est quelque chose que l'on dira avec assurance à toute personne à qui tu veux faire bonne impression a.k.a tes beaux-parents ou la jeune chatonne en semi black out que tu rencontreras dans le file du TD.

Mais d'où vient cette fierté? Qu'est-ce qui a rendu ces études, qui restent des sciences humaines, si prestigieuses?

Ce qui est récurrent ici, c'est surtout le rapport au futur, aux prochaines opportunités. Nous avons vraiment du mal à “vendre” notre faculté pour l'intérêt de ses cours. En effet, la

plupart d'entre nous ont en effet perdu la foi d'un jour adhérer au contenu de nos cours.

C'est avant tout le sacro-saint diplôme qui motive donc les étudiants à poursuivre ces études ardues. Le diplôme quantitatif le plus littéraire de notre panel de choix en arrivant aux études supérieures. Ou le diplôme littéraire le plus quantitatif. Au choix. Ce n'est pas l'unique raison: certains veulent juste optimiser leur entrée dans le monde de la gestion. D'autres sont vraiment intéressés par ce qu'ils ont à apprendre, mais force est de constater qu'ils sont peu nombreux. Comme j'ai l'habitude de le dire: beaucoup d'ambitieux, peu de passionnés.

Alors si je devais résumer cette faculté en un mot ce serait bien “ambition”. Plongée dans la gueule du Requin.



Interview d'un professeur

Neo-Classicisme et Solvay

En arrivant à l'université en ayant étudié sciences éco en secondaire, je fus assez surpris de comment l'économie et plus particulièrement la micro-économie étaient enseignées. Je me disais par ma faible connaissance de mes cours et de l'actualité qu'elle devait être donnée comme la plupart des sciences humaines: par un processus littéraire plus que mathématique. Bien que c'est le cas dans beaucoup de cours, les bases sont étudiées selon un certain courant: le Néo-Classicisme. Celui-ci s'intéresse à la formation des prix, de la production et des revenus via le mécanisme d'offre et demande du marché. Et son raisonnement est comme vous le savez formalisé.

C'est dans l'intérêt d'en savoir plus sur ce courant qui m'a quelque peu désenchanté de l'économie que j'ai été à la rencontre de **Jean-Luc De Meulemeester**, professeur d'économie du non-marchand et d'histoire de la pensée économique. Sa clairvoyance et ses analyses historiques ont en effet toujours éveillé mon attention.

J'ai profité de cet entretien pour glâner quelques informations sur notre faculté et son histoire. Accrochez-vous, voici probablement le plus long article du Caducée à ce jour. Clap!

L'école néo-classique est depuis la deuxième moitié du 20ème siècle l'orthodoxie dans la science économique. Comment est-elle née et comment est-elle devenue dominante?

L'économie néo-classique est née à la fin du 19^{ème} siècle (après 1870). Comme son nom l'indique elle fait suite à l'école classique d'économie politique, celle des pères fondateurs bien connus que sont Adam Smith (1776), Malthus (1799), David Ricardo (1817)... Au départ elle partage certains points communs (une certaine foi dans le libéralisme économique, une volonté d'être une science, séparation des sphères réelles et monétaires...) au point que certains auteurs regroupent les deux écoles sous l'adjectif « classique ». Il y a néanmoins de grosses différences, notamment sur la théorie de la valeur (l'approche classique se fonde sur la théorie de la valeur travail), sur l'intérêt pour les questions de croissance (le devenir à long terme de l'économie passionne les économistes classiques qui lient les conditions de production – notamment les rendements décroissants, avec la question de la répartition pour aboutir à une vue pessimiste), sur les classes sociales (présentes dans le modèle classique : on y trouve explicitement des propriétaires terriens, des fermiers-capitalistes et des ouvriers). Une grosse partie de l'économie classique analyse encore des économies agraires (par exemple Ricardo). C'est le dernier des Classiques, Marx, qui se consacrera dans le Capital à l'analyse d'une économie industrielle. Il n'est pas vraiment un libéral, mais reconnaît néanmoins un rôle de booster des forces productives au mode de production capitaliste dans un premier stade (quand la technologie est faible et la concurrence forte). A terme il y a cependant concentration du capital et les vertus de la concurrence disparaissent ; l'économie est plus technologiquement concentrée mais les



bénéfices de ce progrès sont concentrés sur une mince couche de propriétaires du capital. Marx va se distinguer du pessimisme des Classiques en notant qu'en passant à un autre mode de production (socialiste) on pourra regagner de la croissance et à terme libérer l'homme de la contrainte économique. En un sens Marx est à la fois un économiste classique (il est un des tenants de la théorie de la valeur-travail) et un hétérodoxe.

Les néo-classiques vont au départ se désintéresser de ces grandes questions sur le devenir des économies pour se concentrer sur une analyse mathématique des marchés, soit isolés (équilibre partiel) soit en interaction (modèles d'équilibre général de l'Ecole de Lausanne, celle de Walras et Pareto). Pour comprendre l'économie, il faut partir selon eux de l'analyse des unités économiques de base, les individus qui font les choix (individualisme méthodologique). A côté de l'analyse de la production déjà en germes chez les Classiques elle va se concentrer sur une analyse du choix du consommateur, c'est-à-dire une analyse de la demande. Elle développe une théorie de la valeur-utilité (théorie subjective de la valeur). Cette école va tenter de donner à l'intuition de Smith sur la Main Invisible une démonstration mathématique. L'allocation rationnelle des ressources rares devient l'objet central et on débute l'analyse dans un cadre hautement abstrait de concurrence pure et parfaite (c'est en gros la matière qu'on étudie dans le premier cours de microéconomie), avec des hypothèses restrictives (infinité de producteurs, de consommateurs, qui sont des preneurs de prix, pas de biens publics, pas d'externalités, information parfaite...). Il faudra attendre les années 30 pour avoir une analyse de la concurrence imparfaite (et ce sont surtout les développements de la théorie des jeux qui pousseront en avant une économie de l'organisation industrielle à partir des années 80. Jean Tirole, récent prix Nobel français en est un des représentants). A la fin du 19^{ième} siècle, où l'on assiste à un mouvement de concentration industrielle, et à toute une série de nouveaux phénomènes

(seconde révolution industrielle depuis 1880, problèmes sociaux, développement des mouvements socialistes...), un certain nombre d'économistes, mécontents de la tournure prise en économie, va quitter la discipline pour fonder d'autres disciplines comme l'histoire économique. Certains économistes (Max Weber, mais aussi Pareto) vont même devenir des pères fondateurs de la sociologie. En Europe centrale, un conflit des méthodes a lieu (Methodenstreit) entre tenants d'une approche institutionnaliste (notamment l'école historique allemande) et tenants d'une approche néo-classique (l'école autrichienne, caractérisée néanmoins par une méfiance par rapport à l'usage trop important des mathématiques, et aussi un anti-marxisme prononcé). En Allemagne, les tenants de l'institutionnalisme résisteront plus longtemps qu'ailleurs.

La victoire totale de l'école néo-classique sera progressive. La mathématisation de l'économie se fera quant à elle progressivement dans le courant du vingtième siècle, avec aussi le développement de méthodes quantitatives plus pragmatiques pendant les deux guerres mondiales (en temps de guerre il est difficile de laisser jouer le libre marché pour obtenir une allocation efficace des ressources militaires... On voit ainsi se développer pendant la seconde guerre mondiale et après des techniques comme la recherche opérationnelle). On ne doit pas non plus oublier le rôle central de la crise de 1929 (qui durera des années et se marquera notamment par des taux de chômage très élevés aux USA, en Allemagne et toute une série de pays du monde développé). La pensée « classique » ou néo-classique va partiellement être remise en cause. L'idée que seule une pensée microéconomique peut permettre de comprendre ce qui se passe dans l'économie est critiquée. Les politiques de laisser faire et de déflation de Hoover aux USA ou Brüning en Allemagne ne semblent pas solutionner la crise. C'est à ce moment que la pensée keynésienne émerge. Après Marx, c'est peut-être la seconde grande hétérodoxie. Pour lui une



analyse macroéconomique distincte de l'analyse microéconomique doit permettre de comprendre la nature profonde de la crise (vue comme insuffisance de la demande agrégée) et la capacité des états à réguler la conjoncture. Keynes raisonne sur des agrégats macroéconomiques, voit les sphères réelles et monétaires comme liées, croit en un rôle positif de l'action de l'Etat, y compris par des dépenses budgétaires créant un déficit temporaire, via des effets multiplicateurs. Bien que lui-même sceptique sur l'usage des mathématiques en économie, ses idées vont contribuer aux développements de l'économétrie (la revue *Econometrica* est fondée en 1933). Ses idées seront formalisées notamment par Hicks (pensons au modèle IS-LM), et des économistes mathématiciens comme Samuelson se situeront dans son sillage. Ce dernier auteur sera l'auteur d'un textbook (*Economics*) qui marquera des générations d'apprenti-économistes. A l'issue de la seconde guerre mondiale on va voir se développer dans les états occidentaux toute une série d'administrations économiques (comme le Bureau du Plan en Belgique), qui vont nécessiter la formation d'experts en science économique et contribueront au développement de formations longues en sciences économiques (distinctes des études de gestion) dans les universités. Pendant l'après-guerre, de 1945 à 1975, on verra coexister dans les départements d'économie des macroéconomistes plutôt keynésiens à côté de microéconomistes néo-classiques (et aussi de professeurs marxistes, la planification étant vue encore comme une alternative crédible). La mathématisation va bon train, et elle ne distingue pas nécessairement néo-classiques des autres écoles (les grands modèles macroéconométriques d'esprit keynésiens ne sont pas moins mathématiques que les modèles d'équilibre général). Même certains marxistes vont formaliser leurs analyses (Morishima, John Roemer...) en établissant des ponts avec la modélisation néo-classique. C'est vraiment avec la crise pétrolière des années 70 – et la délégitimation concomitante des analyses

keynésiennes par les courants monétaristes (Friedman) et « nouveaux classiques » (Barro, Lucas, Sargent...) – que l'on verra une réduction de la diversité des enseignements en économie et le triomphe de l'économie néo-classique. Avec la chute du Mur de Berlin (mais déjà avant), la pensée marxiste est elle-aussi délégitimée (et avec elle toute une série de courants dits hétérodoxes comme l'école française de la régulation). La macroéconomie devient micro-fondée, et Keynes comme Marx sont peu à peu exclus du curriculum économique (sauf dans les cours d'histoire de la pensée économique qui eux aussi tendent à disparaître).

Quelles sont ses forces et ses faiblesses? Est-ce la formalisation n'aboutit pas à une trop grande simplification de ce qui est une science humaine?

La science économique néo-classique peut aujourd'hui parler de tout (avec une modélisation mathématique et une vérification empirique via l'économétrie) : macroéconomie, microéconomie, mais aussi éducation, santé, criminalité, institutions, régimes politiques, inégalités, histoire économique (cliométrie)... C'est une force de la science économique qui oblige tous les économistes à parler le même langage (mathématique) et permet une forme de cumulativité du savoir. On est loin en économie du monde des grands auteurs qui ont chacun leur langage et leur vision (un peu comme des philosophes) – comme en sociologie (pensons aux débats en France entre partisans de Bourdieu et de Boudon). Si l'économie néo-classique parle de tout, elle en parle d'un certain point de vue. On ne peut parler que de ce qui est mathématisable (et dans la vision spécifique qu'ont les néo-classiques de la mathématisation) et mesurable. Le reste (notamment les rapports de pouvoir, l'historicité...) on en parle peu ou pas. Comme la science économique se voit peut-être plus comme un substitut que comme un complément aux autres sciences sociales, son ouverture à ces autres approches est limitée. Depuis longtemps des



économistes (notamment libéraux comme Hayek) mettent en garde contre le sentiment de contrôle peut-être illusoire que ces outils mathématiques peuvent donner. La réalité économique est extrêmement complexe et des modèles souvent partiels ne risquent-ils pas de donner un faux sentiment de capacité de maîtrise de ce qui se passe ? On peut néanmoins constater une demande forte de la part du politique de schémas d'analyse et d'outils de prévision. La science économique qui peut répondre à toutes les questions de façon formalisée et quantifiée jouit en cela d'un prestige considérable (et les débouchés pour ceux qui en maîtrisent les techniques sont nombreux).

Est-ce l'école dominante globalement ou existe-t-il des concurrentes dans certains pays?

Dans l'enseignement il n'y a aujourd'hui plus de place pour une autre vision que celle des néo-classiques. Dans les cours généraux de première année référence est sans doute encore faite à Keynes. Pour ce qui est de Marx c'est sans doute encore moins le cas. Il y a bien des cours d'histoire de la pensée économique mais d'un côté ils tendent à disparaître et de l'autre ils sont eux-mêmes plutôt devenus orthodoxes (ils feront par exemple l'histoire de la macroéconomie et célébreront les progrès liés aux développements nouveaux-classiques). On sent certaines années un mécontentement des étudiants face à un apparent monopole et à la relative absence de cours sur l'histoire économique ou la politique économique. Un mouvement, Rethinking Economics, est parti ainsi de Cambridge pour essaimer aux quatre coins du monde. En Belgique il est fort peu développé. Dans la recherche, l'espace qui reste pour mener des travaux moins orthodoxes est difficile car les revues économiques non néo-classiques sont moins bien classées et s'y investir peut vite devenir un risque pesant sur la carrière du chercheur. Le seul courant que je vois encore survivre est à côté d'auteurs marxistes (dans

les pays anglo-saxons, mais en dehors des départements d'économie, comme Harvey en géographie), ce sont les post-keynésiens (qui se veulent plus fidèles à Keynes et plus distants des approches néo-classiques comme celle des néo-keynésiens). Oxford University Press a récemment publié un dictionnaire les concernant. Il y a aussi l'école autrichienne (Austrian School of Economics) présente aux USA, et quelques ultra-libéraux en France. In fine il y a un peu partout des courants d'économie écologique.

Quelles sont les mouvements détracteurs et que lui reproche-t-ils?

Les critiques peuvent venir de certains ultra-libéraux (« Autrichiens », disciples de Hayek) qui sont sceptiques face aux développements mathématiques et à la tentation interventionniste qu'ils pourraient induire, que d'économistes plus à gauche qui voient l'économie néo-classique comme un puissant outil de légitimation du capitalisme, du « laisser faire, laisser passer » et de politiques économiques orthodoxes (comme les politiques d'austérité). La réalité est toujours plus nuancée, et pour ce qui est de la macroéconomie on trouve des débats aussi au sein des économistes néo-classiques entre tenants d'une approche plus keynésienne (pensons à Krugman, le père de la « nouvelle économie géographique » et de nouvelles théories du commerce international) et d'autres plus orthodoxes (politiques de rigueur, notamment budgétaires). Il y a aussi des débats au sujet des hypothèses de base en microéconomie ou sur la théorie des jeux au travers de l'économie expérimentale (qui serait à cheval entre approches orthodoxes et plus hétérodoxes). On a aussi toute la critique de la croissance venant des tenants d'une économie plus écologique, qui veut tenir explicitement compte des effets sur le climat ou la rareté des ressources naturelles, sans partager l'optimisme dans le mécanisme des prix et la technologie de l'économie de l'environnement. Il y a des critiques plus radicales encore venant



d'économistes marxistes ou régulationnistes sur la non prise en compte de l'histoire et de l'historicité en économie. Sans parler bien sûr de tout un courant de la sociologie qui se risque à étudier sur base de sa méthodologie propre l'économie, les marchés financiers, le monde des économistes...

D'où vient ce désir des économistes de tendre vers la science dure? Uniquement une recherche de crédibilité du monde scientifique ou plus que ça?

L'économie est une discipline qui s'intéresse à un système complexe (où tout est un peu dans tout) où les variables centrales (prix, production, taux de change, d'intérêt, chômage...) sont mesurables, quantifiables. Il est assez logique dès lors de recourir aux mathématiques pour aborder ces questions (l'économiste chercherait à être un physicien du social). Il est clair aussi que s'habiller du langage mathématique est porteur d'une source de prestige et de crédibilité (notamment devant les politiques, importants bailleurs de fonds). L'économie est d'ailleurs la seule discipline des sciences sociales (si on oublie la littérature qui est autre chose) à avoir un prix Nobel (depuis 1969). Cette importance source de légitimité explique sans doute aussi que les intérêts à dévier du cheminement pris par la discipline sont faibles (tant au plan microéconomique comme expliqué ci-dessus avec les incitants liés aux revues, qu'au plan macro où les économistes gardent une excellente position malgré toutes les critiques dont ils ont pu faire l'objet).

- Lorsqu'on voit la fréquence de ministres de l'économie n'ayant pas de formation d'économistes, son étude est-elle vraiment cruciale pour mener de bonnes politiques économiques?

C'est une bonne question. Dans le passé certains ont noté que l'Allemagne de l'Ouest a connu un « miracle économique » dans les années 50 puis une excellente performance

économique jusqu'à la réunification sans pour autant être connue par le prestige de sa recherche ou la qualité de son enseignement en sciences économiques (en tous cas par rapport aux USA). On a noté aussi cela pour le Japon, la Corée du Sud... Les élites politiques ne venaient pas du monde des sciences économiques. Ce qu'on peut dire c'est que depuis les années 80 la proportion d'économistes au sein de la haute fonction publique et les organisations internationales a certainement monté. C'est très vrai au niveau de la Commission européenne (certaines DG en tous cas, ECFIN, Trade ou Competition) sans parler des grands organismes comme la BCE, le FMI ou la Banque Mondiale. Donc l'influence des économistes sur la politique économique (notamment européenne) est certainement plus importante qu'avant. Est-ce que ça a été une bonne chose ou non reste une question ouverte au débat. Il est clair qu'à l'avenir avec la disponibilité de données quantitatives de plus en plus nombreuses, l'influence de ceux qui maîtrisent les nombres et leur traitement (dont les économistes) pourrait encore grandir.

Le néo-classicisme s'applique-t-il uniquement aux biens rivaux et exclusifs?

Non, comme déjà souligné, l'économie néo-classique parle de tout. Il y a une branche qui s'appelle « économie publique » et qui traite explicitement des biens publics purs (non-rivaux et non-exclusifs) ou mixtes (là on parle plus d'économie du non-marchand, avec des thèmes comme l'économie de la santé ou de l'éducation).



Partie Solvay

L'école de commerce Solvay fut créée en 1903, puis devint un département de la faculté SOCO de l'ULB en 1946, et enfin devint une faculté à part entière en 2010. Pouvez-vous expliquer quelles étaient les principaux objectifs durant ces 3 périodes et quelles furent les raisons de ces 3 évènements?

Solvay a été fondée en 1903 comme « annexe » à l'Ecole des sciences politiques et sociales de l'ULB. Ernest Solvay a été un de ses mécènes et pères-fondateurs (à côté d'autres instituts à l'ULB dont l'Institut de Sociologie). Cette fondation s'inscrit dans un mouvement à l'échelle européenne, et répond à un besoin de l'économie belge qui est une grande puissance exportatrice, en plein dans la seconde révolution industrielle. Il faut voir qu'à l'origine il s'agit d'une Ecole qui se veut centrée sur l'enseignement (la recherche se fait plutôt à l'Institut de Sociologie). Elle s'inspire de modèles allemands (dont Cologne) avec beaucoup d'originalité et une place importante réservée aux enseignements techniques et scientifiques (d'où le nom d'ingénieur commercial donné au diplôme, obtenu à l'issue de 3 puis très vite quatre ans). Le programme de cours restera grosso modo le même de 1905 à 1959. En 1946 Solvay est incorporée dans une nouvelle faculté des sciences sociales, politiques et économiques, ce qui ne fera pas plaisir à tous les membres de l'Ecole. La centralisation de cette faculté en 1950 va pousser certains à revendiquer de temps à autre une autonomie plus grande, voire quitter l'ULB. On peut lire la création de la faculté « SOCO » comme l'écho d'une époque de consensus keynésien, avec un rôle central de l'état dans le pilotage de l'économie (qu'on appelait alors « mixte »), sans parler de l'influence

d'un certain marxisme pour qui on ne peut rien comprendre à une société sans passer par l'analyse de l'infrastructure économique. A son tour, la scission de la faculté SOCO en 2010 peut être vue comme l'écho retardé de la fin du consensus keynésien, de la délégitimation du marxisme et de l'idée que les sciences économiques et de gestion sont devenues des sciences indépendantes qui n'ont rien à dire ni de choses à recevoir des autres sciences sociales. Avant cela, en 2008, il y a eu la fusion des départements de Solvay et des sciences économiques – qui marque aussi sans doute l'écho du moindre poids de la macroéconomie keynésienne (donc de l'idée d'une science économique comme science du gouvernement) et du développement de la finance. Bien sûr il y a aussi le poids des accréditations (comme EQUIS) qui exigent autonomie de gestion, taille critique et une activité de recherche qui était un des points forts du département d'économie (même si depuis un certain temps le département d'ingénieur de gestion s'y était aussi fortement investi, en rupture avec la tradition initiale de lieu d'éducation où des professeurs venant de la pratique donnait un certain nombre de cours-clés.

Quelle est la marque de fabrique Solvay?

Solvay est une école sélective (« le régime de l'école est sévère »), qui donne une grosse place aux enseignements scientifiques, quantitatifs, sans parler des dimensions économiques, de gestion, juridiques et linguistiques. Toutes ces dimensions, à l'heure de l'internationalisation croissante des économies et du développement des « big data », en font des diplômés particulièrement appréciés sur le marché du travail.

Solvay est à la fois une université et une école. Quelle est la distinction entre ces 2 termes et comment cela affecte-il la faculté?

Initialement, l'Ecole se voulait d'abord un lieu d'enseignement, de formation



professionnelle, avec une dimension de sélection importante et de culture générale aussi. Il s'agissait au début du 20^{ième} siècle de donner aux futurs hommes d'affaires un background solide et un diplôme réputé qui donnerait à leur carrière un éclat qu'elle n'avait peut-être pas encore face au prestige des carrières plus traditionnelles (professions libérales – droit et médecine, polytechnique). En France aussi, longtemps les Grandes Ecoles avaient une vocation d'enseignement plus que de recherche. Ceci dit, dès le départ Solvay est pensé comme une annexe à l'Institut des sciences politiques et sociales, et son corps professoral venait (et vient toujours) de toute une série d'autres disciplines académiques (sciences, droit, ingénierie). Ce lien organique de l'école avec l'université s'est révélé comme une chance pour développer la recherche en gestion. Aujourd'hui Solvay participe pleinement de l'idéal universitaire d'unité de l'enseignement et de la recherche. C'est de toute façon devenu un élément central pour obtenir les accréditations internationales et une crédibilité sur le marché international. La recherche de l'école est d'ailleurs extrêmement bien classée.

Comment est composé le corps professoral? Par des critères académiques et pédagogiques?

Le recrutement est aujourd'hui complètement international. Lorsqu'une chaire se libère, un appel à candidature est lancé dans le monde entier. Les critères de recherche sont centraux dans le classement des candidats mais une audition orale (un séminaire) permet aussi identifier les bons enseignants. Ce dernier aspect joue aussi un rôle central dans le choix final. Le corps professoral de Solvay devient donc de plus en plus international et les collègues issus de l'ULB (qui y ont étudié) sont de moins en moins nombreux. L'internationalisation du corps professoral est d'ailleurs aussi une des exigences pour figurer en bonne place dans les rankings. Pour la première fois aussi se dessine la perspective d'un doyen de la

faculté qui vient de l'extérieur. En ce sens Solvay est une faculté très ouverte et très moderne au sein de l'ULB. Les professeurs y sont aussi régulièrement évalués, tant pour l'enseignement (via les avis pédagogiques) que pour les autres missions (via des entretiens d'évaluation réguliers avec le doyen). Pour la recherche une liste de revues avec des points pour chacune d'elle permet de classer de façon univoque les collègues lors d'évaluations (pour la recherche).

Comment expliquez-vous le déclin du nombre d'étudiants en analyse? Ou autrement dit, du désenchantement des étudiants envers l'économie?

C'est je crois le contre-coup de la fin de la philosophie keynésienne et de la foi dans le rôle de l'économiste comme conseiller du prince. Aussi le fait que la faculté a pour nom Solvay et que sans doute c'est plus associé aux disciplines de la gestion, ou à la finance, l'économétrie, l'organisation industrielle. Il y a aussi la réalité du monde économique et les mesures d'austérité sur le financement public. In fine, les économistes des administrations publiques ou les chercheurs en économie pure sont financés sur base des subsides publics qui tendent à se réduire. Les perspectives d'emploi dans le secteur privé sont plus attrayantes ou prometteuses. Et là un diplôme de management, ingénieur de gestion ou « business economist » est sans doute plus approprié. Tout au moins cela doit être la croyance de la majorité des étudiants.

Un grand Merci à Mr. Jean-Luc De Meulemeester pour le temps qu'il a consacré à cet article!



THE CONSULTING WEAK

La vie à Solvay est quand même formidable : pendant 5 ans (souvent plus, on va pas se mentir), l'on nous rabâche les incroyables opportunités d'emplois qui s'offrent à nous dès l'obtention de notre fabuleux diplôme, pinacle indépassable de l'étudiant de Bx, et la voie vers les Big 4 semble alors toute tracée (rappel pour les chatons : les Big 4 sont les quatre plus grands groupe d'audit financiers dans le monde : Deloitte, EY, KPMG et PWC). Mais un nuage aussi noir que celui trônant au-dessus de la Montagne du Destin rôde par-delà le R42 : nombre d'étudiants semblent se désintéresser de la carrière dans la consultance, pourtant vantée par tout troubadour ou ménestrel se respectant un tant soit peu.

Serait-il alors possible que ces ingrats d'étudiants soient devenus des bobos gauchiasses bouffeurs de quinoa et hermétiques à la marche inexorable du monde ? Pourtant, papa et maman ont bien fait leur travail et ont poussé la progéniture familiale à se donner les moyens de son ambition. En sus, de nombreux clubs étudiants ont bourgeonné ces dernières années pour permettre à tout un chacun de se confronter à l'univers du travail : Consulting Week, SCC et autres

workshops sont désormais légions, et attirent une foule d'étudiants. Néanmoins, combien sont-ils à boycotter de tels événements, que cela soit pour travailler sur leurs start-ups ou simplement par manque de conviction ?

Car l'entrepreneuriat attire les foules, moult étudiants préférant mettre leurs talents à la disposition de causes leur étant chères. Ceux-ci se rendent compte de leur désintérêt pour la consultance et jettent leur dévolu sur l'éthique plutôt que le bif, la coke et les putes. De surcroît, l'aliénation de ce genre de métier



est de plus en plus frappante, et une masse grandissante désire désormais se détacher de cette vision du monde. Certains veulent combattre cet univers où la vitesse d'exécution est reine en décidant de ralentir le rythme et de revenir à des valeurs dites ancestrales, telles que la famille ou la nature, quitte à ne pas gagner 60k l'année.

Deuxièmement, ce manque de conviction a une maman incestueuse : la flemme. Nous sommes une génération de gros flemmards. On s'y met au dernier moment pour commencer le blocus, pour envoyer des CV, pour postuler dans des entreprises, ou pour



aller claquer un vomit dans les bois de la Jefke en scred. Le pire, c'est que nous nous en rendons compte mais nous n'en faisons rien. Nous en avons marre d'avoir la flemme, mais nous avons trop la flemme que pour arrêter d'en avoir marre. Les enjeux ne semblent pas assez motivants que pour se bouger le fion et rentrer dans le rang. Il est vrai que les processus de recrutement sont connus pour être très *selects*, avec beaucoup d'appelés, et peu d'élus. Combien d'amis ai-je perdu lors de sessions intenses d'entraînement à ces interviews, pour qu'au final ils reviennent dépités, la queue entre les jambes, déçus de se voir prendre un refus ? Quel serait alors le but de se ruiner la santé pour voir ses rêves brisés ? La flemme ne serait-elle donc qu'une conséquence de la complexité de ces processus de recrutement ?

Mais l'esprit du temps étant ce qu'il est, les têtes des Solvaysiens sont de plus en plus remplies d'équité sociale, d'écologie, et d'envie générale d'avoir un impact positif sur notre monde. Et si certains cyniques nous répèterons à loisir que le mieux que nous puissions espérer est de garder l'illusion que

nous pouvons faire la différence, nous leur rétorquerons que notre désir de contempler l'infinité et de vivre l'éternité ne mourra jamais. Notre diplôme nous permet de faire peu ou prou ce que nous désirons, et il serait dommage de céder aux lumières blafardes de la Consulting Money. Nous avons tous des passions qui ont animé des moments de vie et qui nous ont bien plus enrichies que n'importe quel workshop de McKinsey. Il serait peut-être temps de se souvenir de ce qui nous motivait étant enfant, pour que la flemme ne soit plus, et que, finalement, l'insignifiance soit magnifiée.

Mais, surtout, ne perdons pas espoir, parce que l'espoir fait vivre. Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Donc, nous aussi, nous sommes un peu des immortels.

Gennaro



53e BAL ORANGE - SOLVAY GOES BURLESQUE

Pour la 53ème édition du plus prestigieux des bals étudiants de l'ULB, le bien nommé Bal Orange, vos déléguées Balef et l'ensemble de leur comité vous invitent à succomber à la magie du burlesque.

Cédez à la tentation et laissez vous transporter dans l'atmosphère glamour et excentrique du cabaret ; une chance unique de se retrouver entre étudiant.e.s, ancien.n.e.s et professeur.e.s au cours d'une soirée inoubliable et riche en surprises !

Cette année, vos déléguées vous ont réservés plusieurs surprises qui viendront pimenter la soirée, en plus de la traditionnelle valse d'ouverture, du banquet gastronomique ou encore de la non moins célèbre tombola où de nombreux lots sont à gagner. Et parce qu'un bal organisé par des étudiant.e.s se doit d'être accessible à tous les étudiant.e.s, le prix des places et des boissons le sera lui aussi. Pas de Carlsberg à 6 euros comme aux Jeux d'Hiver donc...

DATE

Le Cercle Solvay t'attend le vendredi 24 novembre 2017, et ne tente même pas la fameuse excuse du : « Après la Saint-V je m'y mets », le bal n'est que 4 jours après, de quoi terminer la semaine en beauté.

DRESSCODE

Qui dit bal dit tenue de soirée ! Oublie ton vieux pull de rhéto et tes baskets de TD, prépare ta plus belle robe ou ton costume le plus affriolant, les portes du cabaret ne s'ouvrent qu'aux plus extravagant.e.s

LIEU

La Bodega, rue de Birmingham 30, 1080 à Molenbeek-Saint-Jean, mais autant te le dire maintenant, si tu crois connaître la salle, attends toi à la découvrir parée de ses plus beaux habits. Wait and see... Un vestiaire sera proposé pour ceux et celles qui veulent s'effeuiller.

TRANSPORT

Et parce que, comme Cendrillon, nous méritons toutes et tous notre carrosse, des navettes gratuites partiront du Solbosch à partir de 22h toutes les 20 minutes, et la dernière quittera la salle du bal à 6h du matin.

PROGRAMME

- 18h Banquet
- 22h Ouverture des portes
- 22h30 Remise des vlecks & discours & tombola
- 23h Valse d'ouverture
- 5h30 Fin de la soirée
- 6h Départ de la dernière navette vers le Janson



Rubrique Cinéma:

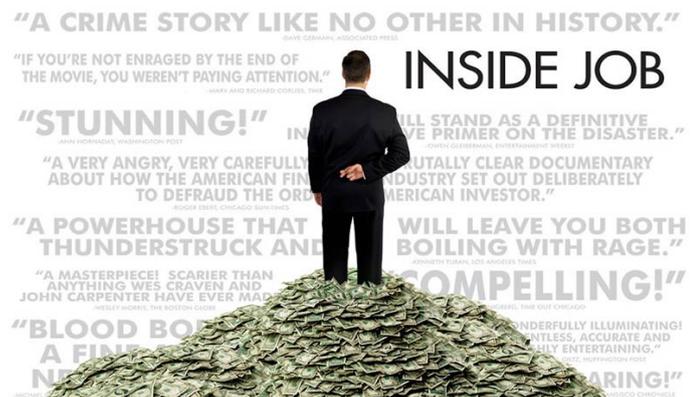
Bonjour peuple de Solvay, ici Anti-B, votre délégué vidéo et « journaliste » occasionnel pour le prestigieux Caducée. Je reprend ma rubrique cinéma pour vous parler des films dit « Solvaysien ». Ce sont des types de films qui représentent des aspects de l'image de notre faculté, ou qui place des thèmes, abordé dans nos cours, au centre de leurs histoires. J'ai trouvé 3 thèmes récurrents dans le 7ème art.

la Crise de 2008

J'aurai pu généraliser par le simple thème de l'économie, mais à vrai dire, quand on parle d'économie au cinéma, la très grande majorité des films traitent de la crise de 2008. On peut expliquer ce phénomène, selon moi, par le fait que cet événement a un potentiel narratif assez exceptionnel par rapport à d'autres faits économiques passés. Le krach de 2008 ayant été le plus dévastateur depuis 1929, il peut être exploité sous plein d'angles différents.

Le premier film qui me vient à l'esprit étant le super documentaire : « Inside Job ». Oscar du meilleur docu en 2011, il décrit parfaitement le contexte qui a amené à la crise et qui en aie sorti. Le réalisateur, Charles Ferguson, interviewe toute une série de personnalités importantes de l'économie américaine et mondiale : DSK (patron du FMI à l'époque), Christine Lagarde (ministre de l'économie sous Sarko), George Soros (millionnaire philanthrope ayant fait fortune dans le monde de la finance), des anciens représentants de grandes banques américaines (Goldman Sachs, Lehman Brothers, ect), des économistes réputés et des journalistes spécialisés. Le tout est narré par Monsieur Mat Demon. Un côté positif du documentaire est surtout sa neutralité, on a des interviews de personnes qui viennent de plein de bords différents et on sent un véritable désir, de la part du réalisateur, de comprendre exactement le pourquoi du comment, sans

jamais prendre explicitement un parti. Je le conseille à tout le monde (à part si vous l'avez déjà regardé par flemme d'ouvrir les syla de Théo Mon).



On quitte maintenant le monde du documentaire pour celui de la fiction. Commençons d'abord par l'excellent « The Big Short », je pense que beaucoup d'entre vous en ont déjà entendu parler tant le film a cartonné à sa sortie. Il est vraiment bien ficelé et nous explique de manière concise et claire les grandes lignes de la crise de 2008, surtout sa bulle immobilière. Mais l'atout numéro un de ce film est sans doute son casting : Brad Pitt, Steve Carell, Christian Bale et Ryan Gosling. Du très très lourd qui sans surprise nous offre certaines scènes cultes avec des touches d'humour parfaitement bien maîtrisées.



les films "Solvaysiens"

L'autre film pour moi incontournable sur la crise de 2008 est « Margin Call » qui suit les dernières 24h d'une boîte avant le Krach, de la découverte des produits structurés à la liquidation de l'entreprise. On nous présente un véritable tableau des forces en présence dans une banque d'affaire, avec le comportement adopté par chaque échelon de cette banque face à la découverte de ces produits dérivés et à la solution qui est mit en oeuvre pour réparer tout ce bordel. Alors que « Inside Job » et « The Big Short » centralisaient plus notre attention sur le côté technique de l'affaire, « Margin Call » s'intéresse en plus au côté humain des différents acteurs touché par la crise, ce qui rend le film bien plus complet et donc plus réaliste.



On peut aussi citer « Les raisins de la colère » de John Ford sur la crise de 1929 et la grande dépression qui s'en suivit, un chef d'oeuvre.



Le Monde de la Finance

De manière général, le cinéma offre une image diabolique du milieu de la finance. 3 films et un Documentaire en sont la preuve parfaite.

D'abord, parlons du culte « American Psycho » avec encore Christian Bale. Je vous l'accorde, ce film ne traite pas de la finance comme telle mais bien plus de son milieu. Le fait de placer un tueur en série psychopathe dans l'univers de Wall Street, où notre tueur se sent comme un poison dans l'eau avant d'être dépassé par celui-ci, accentue la vision perverse que l'on peut avoir de ce monde. Le film dénonce implicitement Wall Street en mettant en avant la perversité de ce milieu et l'effet négatif qu'il peut avoir sur n'importe qui. L'oeuvre essaye aussi de nous présenter un certain portrait du trader et du banquier, le genre de profil qu'il faudrait avoir pour réussir en finance...et forcément ça n'est pas très catholique. Un classique du genre.



Ensuite parlons d'un autre film culte, se passant toujours à Wall Street : « The Wolf of Wall Street ». Ce chef d'oeuvre de Martin Scorsese avec Leonardo DiCaprio est une fresque des dérives du milieu de la finance, que ça soit au niveau des activités qui y



sont pratiquées (des arnaques) ou encore des passes temps préférés de ses acteurs (le classique du trader accro au putes, à la coco et à l'alcool) le tout comme conséquence d'une seule chose : l'amour de l'argent. Le réalisateur de « Taxi Driver » nous présente, là aussi, une partie sombre de l'univers de l'argent facile. Une honte si vous ne l'avez pas encore vu.



Maintenant parlons d'un autre film culte : « Wall Street » (et éventuellement sa suite). Le lieu de l'action est sans surprise dans le titre. Outre le fait que le film nous offre aussi un côté « sombre » de la finance (le délit d'initié et l'absence totale d'éthique, on rejoint alors le profil du gars de Wall Street selon « American Psycho »), la force de ce film est surtout qu'il nous explique comment le trading, la bourse, les investissements, c'est à dire comment toute les parties de la finance new yorkaise fonctionnent. C'est l'oeuvre qui nous apprend le plus sur le mode de fonctionnement de cet univers et de tout les métiers qui y sont attachés. A voir.



Et enfin, on finit avec le documentaire « Goldman Sachs, une banque qui dirige le monde ». J'aurai aussi pu le mettre dans la catégorie précédente vu son importance dans la crise des subprimes mais ça serait trop réducteur. Car là, on s'intéresse surtout à la représentation d'une « super banque » dans le monde et dans les plus hautes sphères de la politique occidentale, et de l'impact que cela a sur notre économie (et donc dans nos vies). Le narrateur appelle même à un moment Goldman la Pieuvre. Ce qui est intéressant car c'est comme ça que l'on appelait les mafias à l'époque où elles étaient encore puissantes (terme surtout employé pour parler des mafias italiennes). Le docu est bon mais manque clairement de neutralité et essaye de trop souvent jouer sur l'extraordinaire, tout est fait pour emmener le spectateur dans un sens (mais qui n'est pas nécessairement faux). Intéressant malgré tout, et dispo sur Netflix.

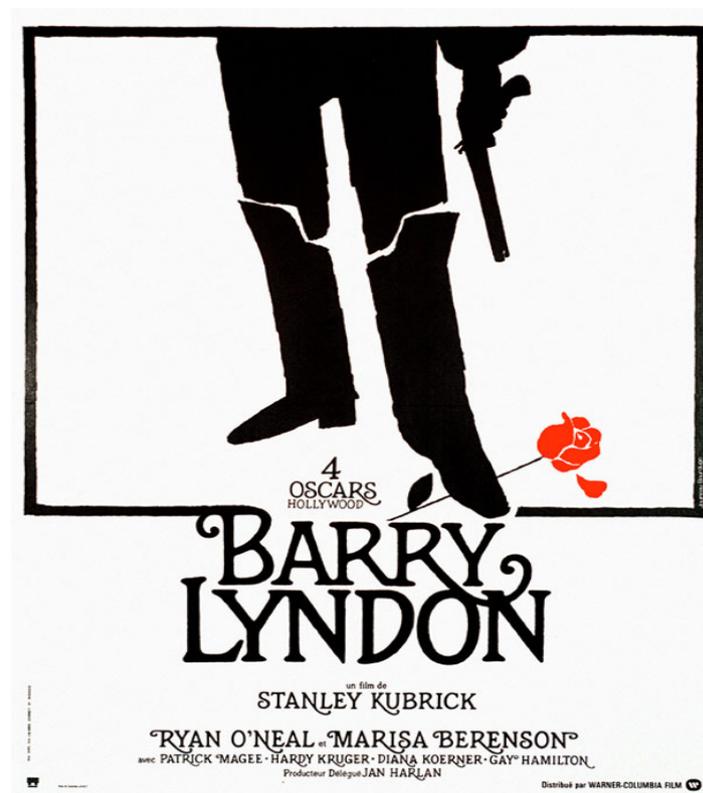


Le pouvoir et l'ambition

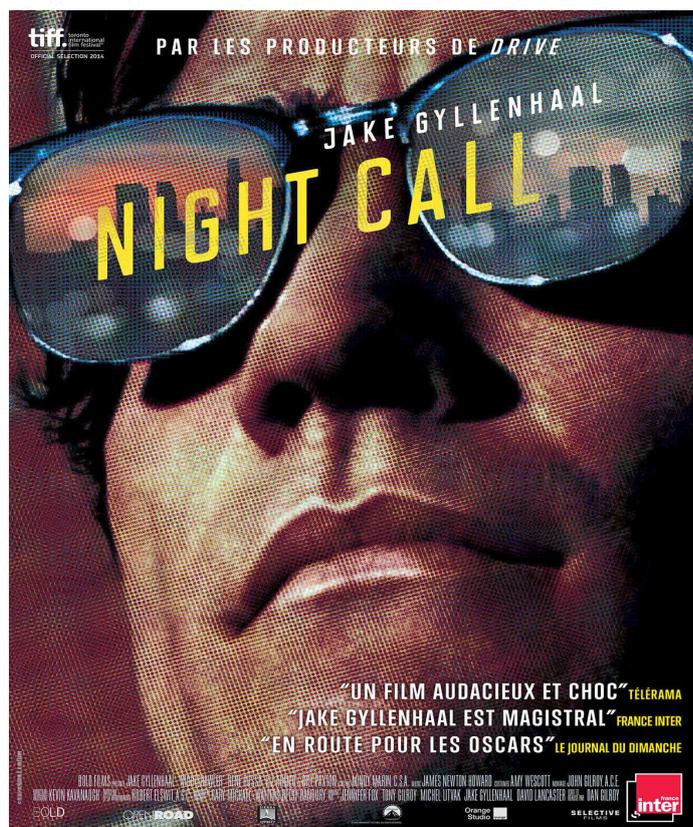
Un classique Solvaysien mes amis, dans une fac où la culture de l'argent est plutôt mise en évidence, sans surprise ses étudiants vont dégager une ambition pour le pouvoir, le cliché des écoles de commerce en somme (mais évidemment aucun cercle n'a cette image de nous, une étiquette s'est pas très librex après tout). Pour parler de ce type de film, je vais en citer deux.



En premier, concentrons nous sur « Barry Lyndon », un des nombreux chef d'œuvre de Stanley Kubrick. On y suit l'ascension d'un irlandais campagnard dans la haute société européenne du 18ème siècle motivé par son ambition de devenir un noble, suivi de sa tragique chute. Son scénario est vraiment bien foutu, notamment pour montrer ce que représentaient les titres de noblesse sur les gens de l'époque, mais c'est principalement la réalisation qui est fantastique. Le perfectionnisme de Kubrick nous offre, à certains moments, de véritables tableaux dignes des plus grands peintres. Tout a été travaillé jusque dans les moindres détails des décors, c'est vraiment un magnifique film. Un incontournable de la filmographie du réalisateur de Shinning. C'est « long » (plus ou moins 3h) mais à voir de toute urgence.



Le deuxième film dont je vais vous parler est « Night Call ». Un putain de film, et je pèse mes mots. Ça raconte l'histoire d'un gars qui veut absolument percer dans le monde des médias et qui se met alors en quête du buzz ultime, en utilisant n'importe quel moyen possible et imaginable. Porté par un Jake Gyllenhaal terrifiant et métamorphosé (une vraie performance physique), le film dénonce une société qui s'agglutine de plus en plus dans la « culture du like » au point de dépasser les limites de la légalité. Comme si être con et faire de la merde étaient devenus normaux et acceptables si c'est pour l'ambition de s'afficher. Le film a aussi une bonne dose d'adrénaline particulièrement bien exploitée. À noter aussi la présence au casting de Riz Ahmed (vu dans Rogue One et la série The Night Off), l'une des nouvelles coqueluches d'Hollywood.



LE SOLVAY BUSINESS GAME AFFIRME SON CÔTÉ EUROPEEN



La 11ème édition du Solvay Business Game sera plus Européenne que jamais! Le premier Business Game d'Europe, solide de ses 10 années d'expérience, se développe au sein de son Alliance Européenne des Business Game. L'événement aura lieu le 9 & 10 Mars 2018 au Sheraton Brussels Airport Hotel. Faire de cet événement un rendez-vous incontournable pour tous les étudiants européens est le challenge pour cette 11ème édition.

Produit 100% étudiant

Créé en 2008 par un groupe d'étudiants de Solvay, le Solvay Business Game permet aux étudiants passionnés par le monde de l'entreprise de se réunir et de s'affronter lors d'un week-end préparé depuis plus d'un an par une équipe d'étudiants ultra motivés.

Durant ces deux jours, 400 participants sélectionnés parmi plus de 1100 candidatures (40 nationalités différentes provenant de 66 universités) sont confrontés à de nombreux challenges. Permettre aux étudiants de mettre en pratique la théorie acquise sur les bancs de l'université, « networker » avec d'autres étudiants et entreprises partenaires mais aussi constituer un tremplin vers le monde des affaires, tels sont les défis de ce Business Game de renom.

Durant ces challenges, les participants répartis en équipes s'affrontent dans plusieurs disciplines:

marketing, négociation, stratégie, pitch et éloquence. Chaque challenge est organisé par un des partenaires de l'événement : le cabinet d'audit BDO, le producteur d'électricité et d'énergie EDF Luminus, le renommé cabinet de conseil McKinsey & Company et la multinationale en biens de consommation Unilever. Les gestionnaires ou CEOs de ces grandes entreprises encadrent continuellement l'épreuve et fournissent des commentaires précieux tout au long du week-end.

Tu es en BA3 ou en Master et tu es désormais convaincu? Alors, ne perd plus une seconde! Trouve ton binôme de choc et inscrivez-vous sur www.solvaybusinessgame.com

L'équipe du Solvay Business Game espère rencontrer des Solvaysiens plus motivés que jamais pour remporter cette édition!

A très bientôt,

Victoria



Victoria Menu
Press Relations Manager
Solvay Business Game
+32 476 91 46 59
victoriamenu@solvaybusinessgame.com
www.solvaybusinessgame.com



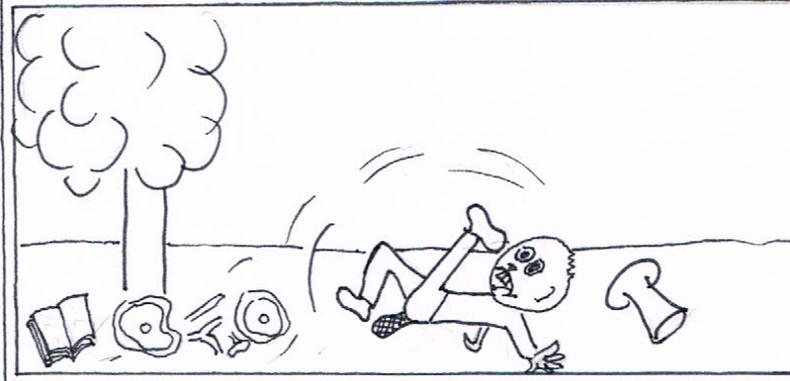
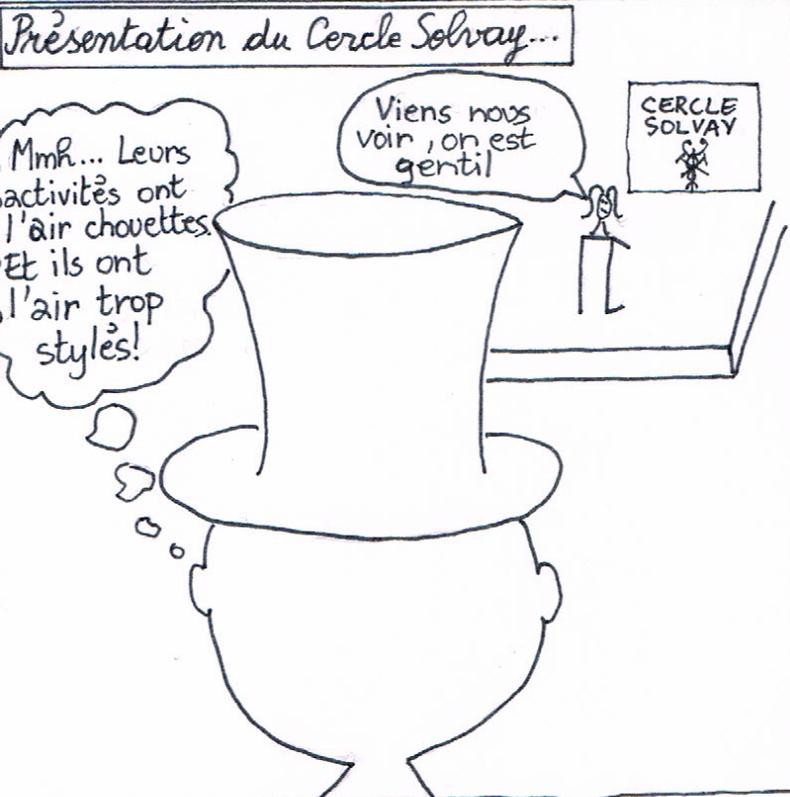
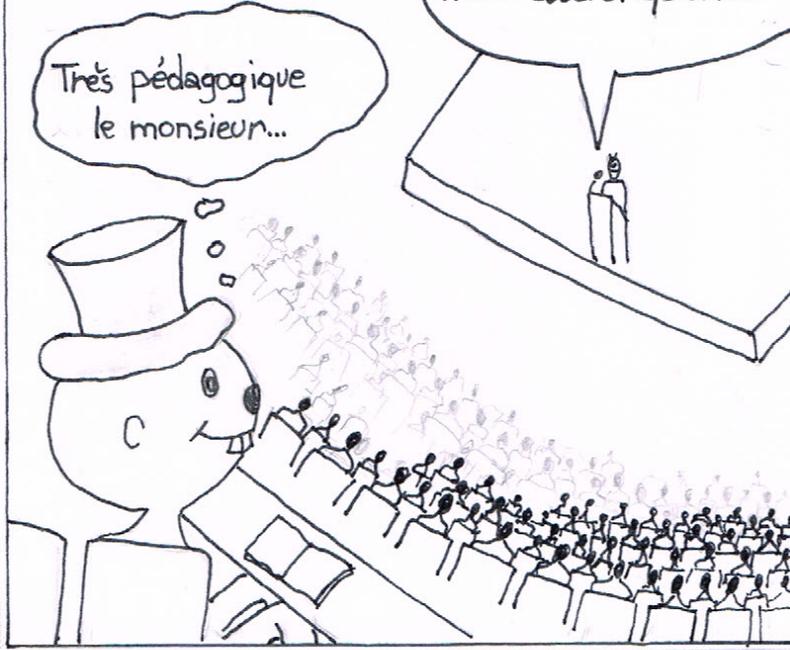
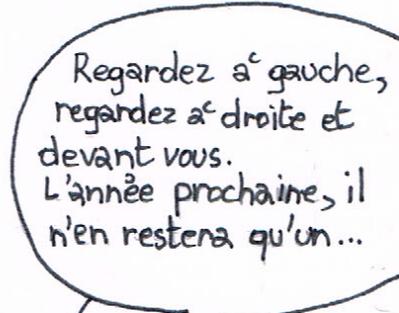
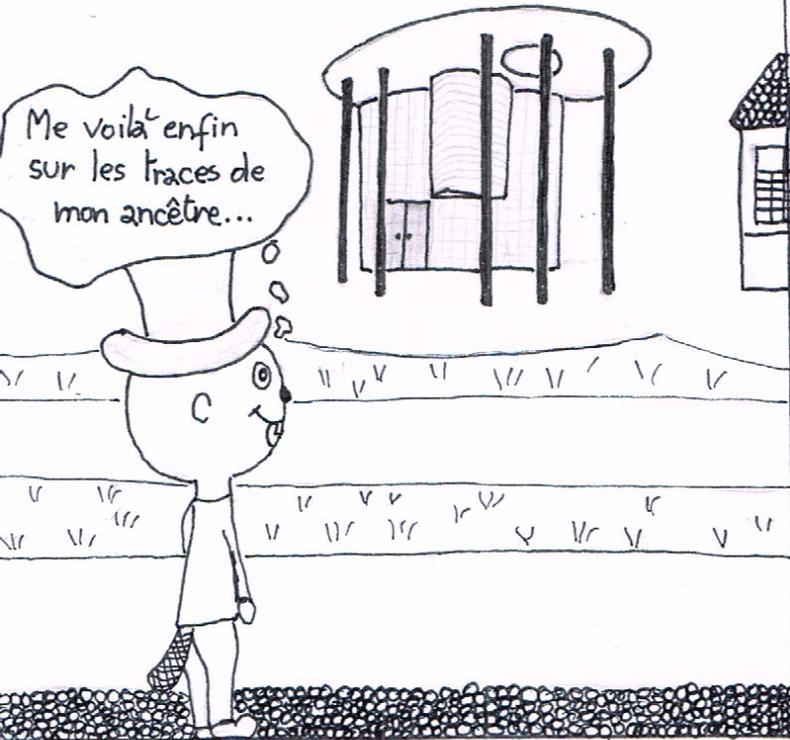
*Les Aventures
d'Ernest Junior*

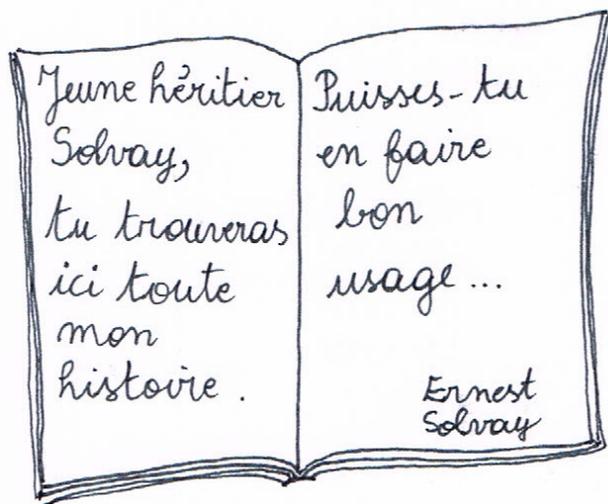
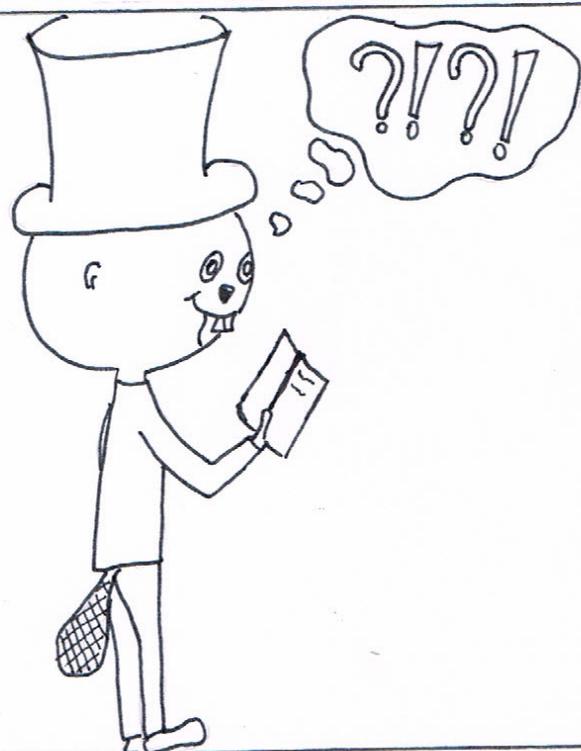
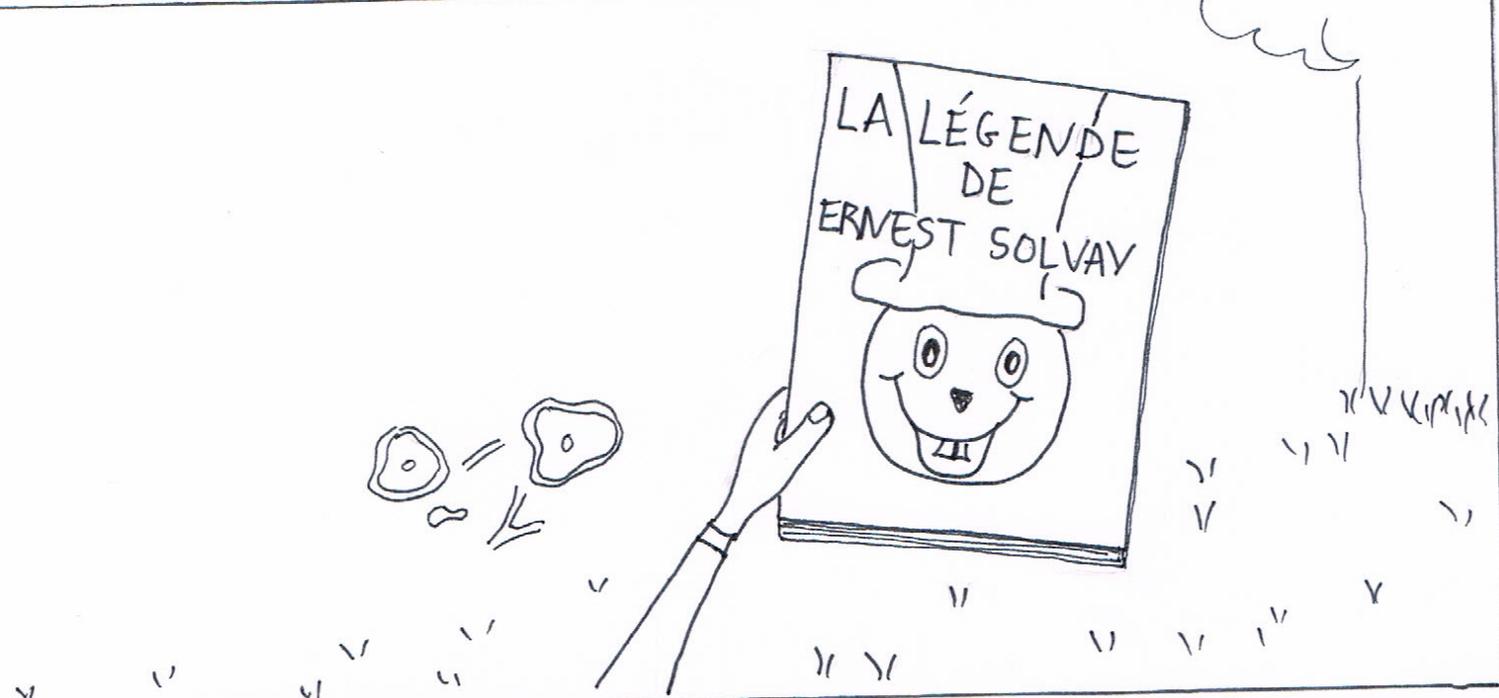
Izabela Wońska & Nathan Stranart



- La découverte -

SEPTEMBRE 2144,
Premier jour à l'univ.
pour Ernest Junior...





SUITE
AU
PROCHAIN
ÉPISODE

#MeToo, je #BalanceMonPorc

Sandrine Daoud

Depuis quelques jours, on me demande d'émettre un avis sur ces deux # qui ont fait le tour du monde, paraît-il. En tant que fervente défenseuse du respect des droits des humains et régulière accusatrice des violations qu'on en fait, en tant que grande féministe (selon ma définition du féminisme, je ne connais pas la vôtre), en tant que personne engagée dans ce genre de débats, depuis toujours, et pour toujours je l'espère, il est logique qu'on me demande de réagir. J'apprécie le fait que mon avis soit d'avance considéré comme un avis valable et intelligent, mais je dois bien admettre qu'au milieu de cette vague de soutien à l'écume amère, je ne sais pas quoi penser. Et je ne sais encore moins que penser du fait que je n'en pense rien de précis.

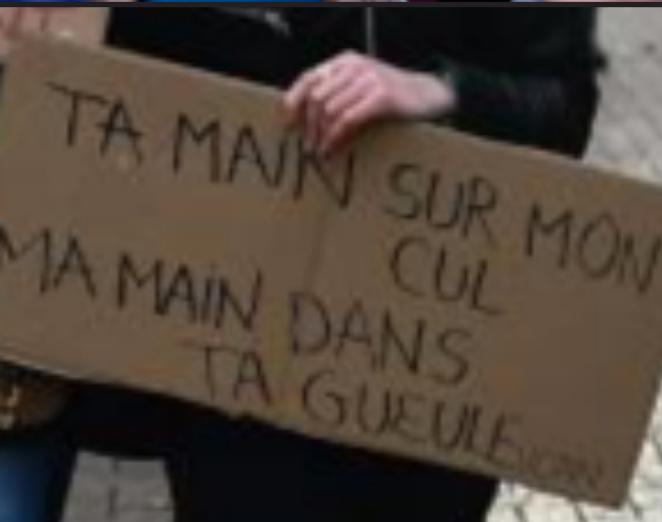
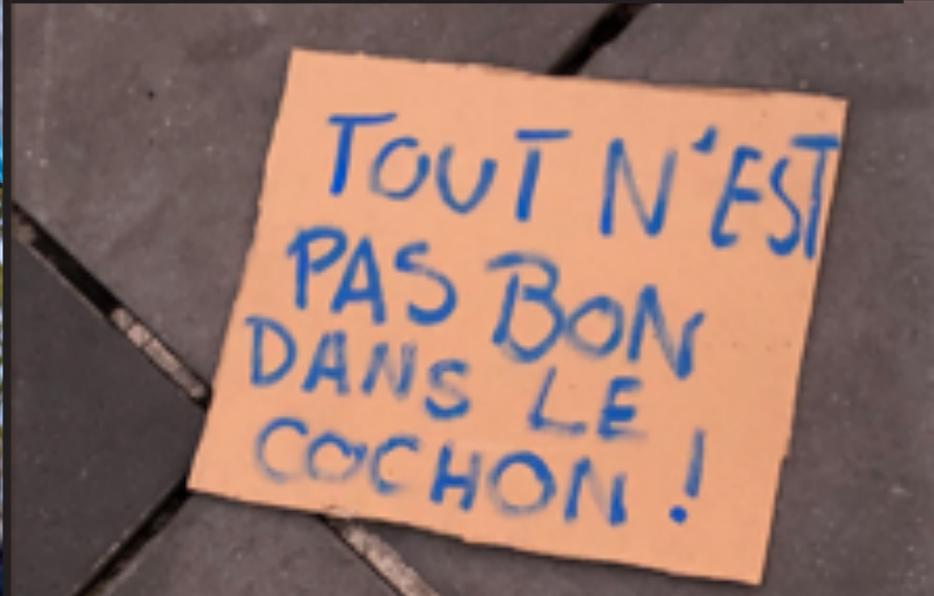
Ce qui est terrible avec cette lutte contre la débilite profonde, contre les pulsions animales irrévocablement condamnables, c'est qu'elle dure depuis tellement longtemps et qu'on en dit tellement toujours la même chose qu'on finit par en avoir marre, même si on est toujours et de plus en plus d'accord, et même si on continue évidemment à la défendre. Parce que même si à l'échelle de l'Histoire de nos sociétés, les femmes n'ont commencé à se plaindre que tardivement (tout cela reste encore à prouver, pas que je sois foncièrement sceptique, mais plutôt sous-informée sur ce sujet), moi, depuis que je suis née, ma maman m'en parle.

Hier soir, je me baladais dans le cimetière d'Ixelles. Le dimanche soir, c'est assez glauque de solitude. Entre le Solbosch et le Gauguin, j'ai eu droit à une belle remarque suivie d'un sifflement insistant et d'un rire narquois de la part d'un groupe de trois

gars méga costauds, au milieu d'une rue que je connais par cœur mais qui, pour une fois, était totalement vide. C'est chez moi ici. C'est mon quartier, ma zone, ma maison, ma rue. C'est moi qui suis à l'aise, qui connais tous les magasins par cœur, les dalles fêlées, les panneaux arrachés, les fenêtres toujours fermées. Ce sont mes amis qui habitent juste là, et ici aussi, et un peu plus loin encore. Je me suis toujours dit que si quelque chose arrivait ici, je me sentirais assez à l'aise que pour répondre. D'ailleurs, depuis le début de ces histoires de #, je me suis dit que si quelque chose du genre m'arrivait encore, je répondrais, au nom de toutes les femmes qui témoignent et qui en ont raz-la-quéquette. Et pourtant, je n'ai rien dit.

Et tout le monde en a marre de lire ce genre d'anecdotes pourries où la fin est toujours la même (« Et pourtant je n'ai rien dit »), c'est comme revoir encore et encore le même film, et essayer d'en faire chaque fois une critique constructive différente. Y'en a marre, et pourtant y'en a encore apparemment besoin. Alors même si mon avis n'est pas précis sur les statuts facebook/instagram/twitter, même si je ne publierais pas ceci sur les réseaux sociaux, j'accepte de le faire dans le Caducée, parce qu'en fait j'ai quand même bien envie d'une plateforme pour pouvoir dire merci aux gens qui font vivre ces # à ma place, à ceux et celles qui ont un avis très précis sur la question, à celles et ceux qui mènent cette bataille comme il se doit, parce qu'elle n'est pas finie et que tout le monde devrait s'y mettre, moi la première. Parce que merde à la fin. On en a marre de pas être tranquilles, et on aimerait bien pouvoir, enfin, passer au film suivant.





La Chro-Nique

Comment se faire des Solvaysiens

Georges Profonde

Cher Lecteur/Lectrice, bienvenue dans la Chro-Nique, cet rubrique spécialement fait pour chaque étudiant ,débutant ou déjà expérimenté, qui, comme moi, à une passion pour les coups d'un soir et les plan cul.

Si vous voulez un avis sur l'amour, appelez Dr. Love. Il vous aidera avec plaisir, mais moi je suis juste là pour t'aider à chopper .

Rentrons (d'ailleurs t'as mis ta capote?) dans le vif du sujet: comment je choppe la bonasse ou le Bg de mon auditoire?

Si t'es débutant, commence avec des targets facile, c'est à dire, des moches. La meuf sur la premiere rangé avec les boutons qui fait parti du cercle anti-spéciste ou le mec tout derrière qui s'est pas lavé depuis septembre(un bleu quoi). Tu leur demandes on baise, et ça suffit en général!

Histoire de prendre confiance, en plus, quand tu niques des moches, tu fais du social! Car tu fournis un service que personne veut fournir et tu peux donc mettre sur ton CV que "you can take one for the team" et que tu as fait du volontariat!

Maintenant que t'es en peu plus en confiance qu'une meuf de Lasnes devant un affond, tu viens au Ph! Il est temps de prendre l'expérience! C'est à dire, choper des gens d'expérience! Autour d'une belle pinte tu

pourrais rencontrer ton futur partenaire de lit et parce que l'entraide est une des valeurs les plus importantes du Cercle, il/elle sera obligé de coucher avec toi afin que tu puisses prendre de l'expérience! Sauf si la personne en question dit non bien sur, t'es pas un animal, sois gentleman. Sinon je t'envoie Balance Ton Feminisme et eux ils mangent les comitards comme petit déjeuneur donc fais gaffe.

Maintenant que t'as la confiance et l'expérience, il est grand temps d'attaquer la bonnasse de Solvay(pour toi Mr Experience , la partie intéressante commence ici): LAMEUF DE ERNEST, un mélange de Kim Kardashian, Margot Robbie et les 69 de mon année de baptême. En vrai , t'as pas assez de skills, c'est mon plan cul, jamais ça sera le tien, car moi je joue sur une autre planète.

Toi tu peux te concentrer sur la bonasse studieuse de ton auditoire ou sur le bg baptisé qui n'enleve jamais sa penne(genre jamais,meme pas pour faire des photos, bonjour filliot). La tech-nique de drague à appliquer varie énormément selon le choix de ta proie. Mais je vais quand meme te donner quelques conseils qui marchent tout le temps:

-Sois pas gentil, faut qu'il/elle développe un syndrome de Stockholm envers toi.

-Fait semblant que ta famille a beaucoup d'argent, franchement à Solvay ça aide.



-Rencontre ton/ta proie à une soirée la Jefke si c'est un bourin qui sort de son champ ou aux jeux si c'est une petasse de uccle ou si il s'appelle skerk.

-Sois hyper ivre, genre pas savoir marcher , c'est hyper sexy qqun qui boit autant

-Maintenant, tu deviens gentil comme un moi dans ton lit(je rigole , j'adore les claques)

-Tu lui propose de vider une teille chez toi(sauf que t'as pas de teille chez toi)

-Bam, la il/elle est dans ton kot, maintenant vas-y mets le chapeau et amuse-toi.

Maintenant que t'es bien, un souci se pose. il y a quelqu'un dans ton lit qui n'est pas censé être là..... Tu as deux choix: si le sex etait mauvais, tu prends ses vetements, tu vomis un coup dessus et la personne partira bien vite.

Par contre si le sex était bon, il/elle peut rester dormir pour la simple raison que tu pourrais reniquer au matin! Si c'est pas beau ça! Avec un peu de chance tu rebaise un coup dans la douche, puis en sortant de la douche(pardon colloc, j'ai repeint les murs) en gros tu continues à t'ambiancer comme un grand porc pendant

toute la journée. Au soir, tu vires la personne en question, et tu nies (pas nique) la personne pendant au moins une semaine.

Puis un soir, tu lui envois un message:"j'ai bien aimé le temps qu'on a passé ensemble la semaine passé, mes parties génitales ont finalement récupérées, et je suis chaud les redétruire.... ;)" BIM, T'AS UN PLAN CUL!!!

Le petit débutant est devant maitre (non je rigole c'est moi le maitre).

Je te salue en suçant ton ***** (NDLR: la suite de cette phrase étant un tantinet trop vulgaire pour le délégué Caducée, ce dernier s'excuse auprès de toi, George, pour cette censure, mais drare, j'ai un standing de décence à respecter mdr. Et je comptais passer une édition à mes parents aussi.)



My name is Profonde,
Georges Profonde.



Manuel de civilité pour les Wallons, Tome 2

par Nicolas Goffaux

Nous y sommes enfin. Après le premier article, qui j'en suis sûr t'as permis de briller par tes conversations, nous allons nous attaquer à un autre aspect de la vie en société, j'ai nommé la bonne tenue à table. Dans mes jeunes années, ma mère me répétait souvent qu'en me tenant mal à table je ne serais jamais invité à la table du Roi, elle n'avait pas tort. Je me tiens mieux actuellement mais je n'ai toujours pas été invité chez Philou. C'est sans surprise que presque la même expression est utilisée par les mères wallonnes pour éduquer (ou du moins essayer) leurs bambins qui sont légion dans une région où la contraception n'existe pas. À la différence près qu'on menace le garnement de n'être jamais invité à la table d'un Bruxellois, considérés, vous l'aurez compris comme des rois par nos amis du Sud. Mais ne t'inquiète pas, car je ne vais pas te laisser tomber en si bon chemin, et je vais dans les prochaines lignes t'apprendre quelques règles de base pour te tenir correctement.

Je suis immédiatement choqué quand lors de ma pause déjeuner, je vais avec mes camarades manger au restaurant Chez Théo et que je remarque une horde de Ménapiens occupés à se remplir la panse. Outre le fait que cette tablée soit fort bruyante, je peux conclure par la seule observation de leur comportement à table, que ce sont nos voisins d'Outre Meuse. Afin donc de ne pas choquer tes congénères Bruxellois à qui tu veux plaire, je vais commencer par les bases de la bienséance. Ces règles sont à appliquer que tu ailles au restaurant avec ton dessert ou que tu sois invité chez tes beaux-parents.

1. *Le choix du restaurant* : Le choix du restaurant est primordial, ne nous mentons pas. Elle est révolue l'époque où tu sortais Kelly ou Kimberley et que au-delà du choix dans la date (as-tu la contrepèterie ?), il fallait faire un choix dans l'auberge dans laquelle tu allais emmener ta belle manger une frite afin de voir sa moule. Tout cela est fini et je vais t'apprendre qu'un fritkot (ou baraque à frites comme le disent les pecquenauds) n'est pas un lieu adapté si tu veux pouvoir espérer un dessert offert par ton rendez-vous, autre que ceux proposés sur la carte. Étant vénales par nature, il est préférable de choisir un restaurant de haut-standing avec des plats n'allant pas en dessous de 25€ (il a été scientifiquement prouvé que l'angle d'ouverture des cuisses est positivement corrélé avec les prix affichés). Oublie bien sûr les restaurants typiquement belges qui se trouvent dans la rue des Bouchers et qui ne sont rien d'autre que des attrapes chinois.



Par exemple, un bruxellois aura la classe d'inviter sa douce dans un restaurant digne de ce nom et sera prêt à dépenser jusqu'à 90€ pour faire plaisir à sa belle. Beau contraste avec le Wallon qui optera lui pour un Lunch Garden et laissera la demoiselle payer sa part. Outre le cruel manque de classe quant au choix du restaurant, le Wallon se fermera des portes concernant les faveurs de la belle, on ne peut pas être numéro 1 partout.

2. *Ton habillement* : Nous n'allons pas rentrer dans les détails de la prochaine rubrique qui concernera les tenues à adopter ou à bannir, mais nous allons ici poser les bases par rapport aux vêtements à mettre lors d'un dîner. Si tu pensais que ton ensemble training Adidas du Real Madrid allait avoir un succès, détrompe toi, ce n'est pas la définition du 3 pièces que nous avons à Bruxelles. Laisse aussi dans ta penderie (tu regarderas au dictionnaire ce nouveau mot) tes tenues bariolées ramenées du Maghreb et qui rendraient jalouse ma grand-mère tellement tu es Louis-Vuitonisé. Pour rester classique, je te conseille un ensemble jeans-chemise-chaussures « casuels » nous pouvons bien sur rajouter un blazer en fonction du restaurant choisi au point précédent ou si tu es invité chez tes beaux-parents.

3. *Règles de courtoisie* : Dans ce point nous allons voir ce que tu dois faire lorsque tu arrives dans le restaurant et pendant le repas. En premier lieu, il est formellement interdit de laisser rentrer la femme en premier dans le restaurant, ceci s'explique car le gentleman devait d'abord vérifier que le lieu était adapté à la femme qu'il emmenait (true). Passer devant ta belle ne veut bien sûr pas dire que tu dois être un malotru, n'oublie pas de tenir la porte à ta douce. N'ai pas peur quand le serveur vous demandera vos manteaux, il n'est pas là pour te faire les poches. Si tu as choisi un bon restaurant pour emmener ta belle, le serveur retirera la chaise afin de laisser s'asseoir la dame, ne t'inquiète donc pas et ne saute pas à la gorge de ce travailleur en pensant qu'il voulait faire une blague afin que ta belle se retrouve les quatre fers en l'air. Pendant le repas, n'oublie pas de te lever lorsque ta moitié se lèvera pour aller se refaire une beauté. Et enfin, tu ne diras pas « Où sont les chiottes, j'ai le cigare au bord des lèvres ? » mais bien « Pourriez-vous m'indiquer la direction des toilettes afin que j'aie à me laver les mains ? ».

4. *Le choix des plats* : Pour le moment tu fais un sans-faute et tu es presque à la fin de ce chemin de croix qu'est la sortie au restaurant. On arrive maintenant au choix des plats. Tu seras sans doute surpris et décontenancé quand tu verras le nom des plats sur la carte, chaque mot te sera inconnu et tu auras l'impression d'essayer de traduire un poème écrit en swahili par un analphabète ouzbek. Tu paniqueras sûrement et chercheras des termes qui te sont familiers comme durum, fricadelle ou bicky. Tu peux chercher longtemps car tu n'es pas en pays noir, ces mots et ces mets ne sont utilisés que dans des lieux forts peu fréquentables pour quelqu'un de la condition de ta moitié. Si tu es plus viande, tu opteras pour du gibier si telle est la saison, sinon du veau ou de l'agneau feront bel effet. Evite l'erreur classique de demander des frites comme accompagnement. Si tu es plus poisson, laisse toi tenter par les noix de Saint-Jacques, j'ai moi-même été un certain temps grand mangeur de ce coquillage. Si tu n'es aucun des deux et que tu ne manges ni poisson, ni viande, je te conseille alors de mourir de faim car tu n'es qu'un parasite de la société.

5. *Le repas* : Ici, pas grand-chose à dire. Je vais tout de même rappeler les règles de base. Tes deux mains à table, les pets et les rôts sont à bannir, et surtout ne lèche pas ton couteau après l'avoir trempé dans un plat commun. N'interromps



pas ta moitié quand elle parle et essaie de rester éveillée même si quand le sujet est ennuyant. Sinon rien de plus à ajouter, ça devrait aller.

6. *L'addition* : Nous y voilà enfin. La douloureuse comme certains l'appellent. Sur le sujet, deux écoles s'affrontent, l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne représente la tradition qui veut que ça soit l'homme qui paie pour la dame. La nouvelle veut que l'addition soit partagée. Tu te doutes bien sûr que nous ne sommes pas fan de la deuxième méthode, car si les hommes gagnent plus c'est bien sûr dans le but nourrir leur(s) femme(s). Etant conservateur, nous n'allons aborder que la première alternative. Nous ne sommes pas au Quick, tu devras payer après manger, ne crie donc pas victoire quand après avoir commandé le serveur ne te fais pas payer tout de suite. La fin du repas est arrivée, tu demandes l'addition au serveur et celui-ci t'apporte la note. Tu te jetteras, non sans délicatesse, directement sur ce bout de papier qui te permettra d'enlever le dernier bout de tissu. Vérifie discrètement la somme en essayant de ne pas passer pour un pingre, tu éviteras bien sûr aussi de t'écrier : « Putain, on s'emmerde pas ici ». Après avoir payé tu peux laisser un pourboire au serveur, ce qui ne manquera pas d'impressionner ta moitié. Un pourboire inférieur à 5€ ne vaut même pas la peine dans certains types d'établissement.

7. *La fin du repas* : Nous y sommes, tu as passé toutes ces étapes avec brio et tu vas raccompagner ta compagne chez elle. En sortant du restaurant tu n'oublieras pas de la laisser passer en premier en lui tenant la porte. Arrivés chez elle, tu seras vite fixé si elle a été impressionnée par ta bonne tenue à table. Ne doutant pas de ta capacité à avoir suivi à la lettre ce manuel, c'est sans surprise que tu iras « boire un dernier verre » chez elle et que tu pourras profiter de la deuxième partie de ce repas pour lequel tu as tant dépensé.

Voilà, après ce deuxième article tu t'approches tout doucement du Graal pour tout Wallons qu'est de devenir Bruxellois. Nous n'y sommes pas encore mais l'objectif sera bientôt atteint grâce au dernier article qui portera sur les tenues à bannir ou celles, au contraire, à encourager quand on vient du Sud du pays et que l'on veut enfin vivre comme un être humain et plus comme un animal (nous essaierons même de négocier avec le délégué pour pouvoir mettre des images pour illustrer nos propos, car nous savons bien que lire 3 pages sans image est un exercice très difficile pour quelqu'un ne connaissant que 10 lettres d'un alphabet en comportant 26).

Nicolas Goffaux



DOSSIER NOUVELLE GENERATION: DE QUOI L'AVENIR EST FAIT QUAND TU QUITTES SOLVAY?

C'est comme dans « Toute une histoire » sauf que les présentateurs sont plus cools et moins drogués que Jean-Luc Delarue. Goffaux et Papillon se sont glissés dans les shoes des plus grands reporters de la DH et ont infiltré plusieurs groupes Facebook pour te ramener le scoop du scoop et apaiser tes angoisses quant à ton avenir.

Installe-toi confortablement pour lire l'interview de 5 Vieux Cons et les infos extraites d'un sondage qui a circulé parmi les anciens de notre noble école. Arme-toi également d'indulgence pour les quelques fautes d'orthographe qu'on a oublié de corriger parce qu'il était 22h le jour de la deadline (s'il te plaît).

Interview de Vieux Cons

C'est dans un appartement près de Flagey que nous avons rencontré 5 anciens Solvaysiens. Diplômés maintenant depuis quelque temps, ces anciens colloques ont accepté de se prêter à notre interview. En exclusivité pour le Caducée, voici leur histoire. Mais avant tout, présentons-les brièvement.

Arnaud Sergeant

Diplômé 2014

Consultance chez EY depuis 2014

Michael Pirkenne

Diplômé 2012+1

Consultance chez PWC
Luxembourg depuis 2013

Nicolas Finet

Diplômé 2013

Co-fondateur de Sortlist

David Bienfait

Diplômé 2015

Consultance chez DeFacto
depuis 2015

Basile Mayaux

Diplômé 2014

Replenishment manager chez
Delhaize

« *Life is about the journey not the destination* »

Caducée : Vous avez tous fait ingénieur de gestion ?

Tous : Oui oui, c'est la base !

Parlez-nous un peu des interviews que vous avez fait avant d'être engagé ?

Basile : En réalité, je suis arrivé totalement par hasard chez Delhaize. J'ai reçu un jour un mail qui m'expliquait que je pouvais participer à un game, on devait créer un magasin et le gérer. Mais

après quelque temps, j'ai compris que c'était un recrutement (ils m'ont piégé !). Mais en soi, je ne voulais pas bosser dans la consultance et je voulais de l'action tout de suite. Sinon j'avais aussi postulé chez PwC et chez EY (où je ne suis d'ailleurs jamais allé à l'interview).

Vous avez senti une différence dans les interviews entre ingé et econ ?

Tous en chœur : Je sais pas j'ai pas fait éco.



Michael : Je ne sais pas trop dire car j'ai pas fait beaucoup d'interviews, une seule en fait. Un partner de chez PwC est un ancien comitard Solvay, on s'est rencontré au Cercle et il m'a dit d'envoyer mon CV et qu'on allait s'arranger. Donc c'est bien d'avoir été comitard (surtout pour rentrer chez PwC Lux).

David : Dans la boîte où je suis, que ça soit écon ou ingé c'est pareil, on met tout le monde sur le même pied d'égalité lors du recrutement. On garde juste en tête que si c'est un ingé, il pourra peut-être plus discuter avec d'autres personnes ayant un profil IT et avoir une discussion un peu plus technique alors que les écon vont peut-être plus se porter sur d'autres département plus commerciaux. Tu ne te fais pas catégoriser mais ils savent comment ils peuvent jongler avec les différents backgrounds.

Nicolas : Pour avoir recruté pas mal, ingé ou écon il n'y a pas trop de différence. Par contre, l'aspect humain est essentiel. Et après ça se joue dans le taff et dans les compétences, tu ne peux pas te dire que quelqu'un a moins de valeur car il a choisi un autre parcours à l'entrée. « Life is about the journey, not the destination ».

On parlait du fait d'avoir été comitard, est-ce que c'est important de l'avoir été et est-ce que c'est « utile » dans le monde du travail ?

Arnaud : En gros être comitard, c'est comme tout le reste : ça permet de te créer une forme de réseau. Quand on était à l'unif, aucun de nous ne l'a fait pour ça mais au final, tu tisses des liens avec des gens et mine de rien, ça sert.

David : Et si ce n'est pas ce réseau-là, c'en sera un autre. Ce n'est pas spécialement du copinage mais du réseautage à crever, surtout dans notre domaine.

N : Aussi, le fait que dans le Cercle, tu apprends à parler aux gens, à parler à des inconnus, à tisser des liens. Que ça soit autour d'une bière au Cercle ou plus tard avec « un gin-to super sympa place du Lux », c'est la même chose. Que ça soit du professionnel ou du privé, c'est idem. Ce côté humain, on l'apprend pendant les études. Et on ne parle pas seulement des gens de Solvay : si tu as besoin d'aide d'un juriste, tu en connais un car quand tu étais en 4^{ème} tu as picolé avec un juriste au Luigi's jusqu'à 3h du mat.

A : Pour peu que tu t'impliques, c'est vraiment une très belle opportunité. Quand je vois dans

mes collègues, on est peu à avoir autant de contacts que nous en sortant de Solvay et en ayant été impliqués. Avant d'être au Cercle, j'étais au CECS, puis comitard Solvay et délégué balef et tu apprends à connaître plein de gens. Maintenant, à chaque fois qu'on a une discussion, qu'on veut faire du business development chez EY, je peux dire que je connais quelqu'un qui travaille dans le secteur recherché. Le réseau c'est un truc hyper important, dès qu'on veut lancer un truc, on a des contacts.

Qu'est-ce que vous reprenez principalement de vos années à l'unif ?

M : C'est faire ce que tu veux, quand tu veux et juste profiter.

N : C'est la camaraderie, toute l'insouciance et ne pas réfléchir.

A : Ce sont les potes, les gens que tu rencontres. Et c'est seulement après coup que tu te rends compte que tu as fait de chouettes études mais quand t'es dedans, tu ne t'en rends pas compte. Il faut profiter des gens avec qui tu les fais.

D : Le pire c'est que quand t'es à l'unif, tu crois que t'es occupé. Et puis tu commences à bosser et en fait tu te rends compte que tu n'en branlais pas une. L'avantage c'est que tu développes tout une dynamique autour de ton environnement direct, tu vas au cercle, tu vas un petit peu en cours, tu vas chercher ton sandwich et t'as l'impression de faire plein de trucs.

Vous n'avez pas de regrets ? Si c'était à refaire vous referiez la même chose ?

N : Peut-être être un peu plus extrême, car tu ne te rends pas compte qu'en fait ça passe vite.

M : Après coup, je serais peut-être resté un an en plus. Mais sinon j'ai pas vraiment de regret.

Est-ce que c'était mieux avant ?

B : C'est toujours mieux avant ! Par contre, je ne reviens plus à l'unif. Je m'étais fait la promesse de ne plus rentrer à la Jefke une fois que j'avais fini l'unif. Je n'avais pas envie de devenir un vieux de 50 ans qui vient au TD ou au baptême pour mater des gonzzesses. Chaque période de ta vie a des plaisirs différents et la Jefke ne fait plus partie des miens.

Dans combien de boîtes avez-vous postulé ?

M : J'ai postulé chez PwC Lux et c'est tout.

N : Moi c'est hors catégorie. *Pour rappel, Nicolas Finet est Entrepreneur.*

A : J'ai postulé 2 fois et j'ai reçu une offre.

D : J'ai postulé 4 fois et j'ai eu 2 offres.

B : 2 fois et j'ai reçu 1 offre, mais la première où je me suis dit que je voulais accepter, c'était Delhaize. On est allé à une interview pour PwC et à la fin de la journée on nous dit : « Vous avez un bon profil mais on a l'impression que vous voulez ni travailler dans l'audit, ni chez PwC. » « Bien vu ! ».

Et toi Nicolas, qui a lancé ta boîte, tu trouves que tu as bien été préparé à Solvay pour lancer une boîte dès la sortie ? Et pour les autres, avez-vous bien été préparés?

N : Pas vraiment. Je trainais avec un des trésoriers du Cercle avec qui le courant passait bien, on se voyait souvent, on parlait d'idées de business. On a finalement lancé notre boîte. Si on était bien préparé je sais pas, mais on a bien été suivi par Olivier Witmeur qui nous disait d'aller rencontrer blindé de gens. Je sais pas si on était préparé mais à l'époque, je ne savais pas comment vendre, je ne savais pas la différence entre Google référencement naturel et adworks alors que maintenant, c'est mon métier. Donc on n'est pas forcément préparé pour du technique mais par contre, on est préparé pour apprendre rapidement, on nous donne un challenge et on va tout faire pour l'atteindre. On nous apprend à avoir un cerveau bien fait et ça nous aide pour l'entrepreneuriat.

M : Ce que Solvay nous apprend, c'est apprendre. Car peu importe ce que tu vas faire, que ça soit de l'audit, du conseil, du marketing, tu vas arriver le premier jour, on va te demander des trucs et tu vas te demander ce qu'ils peuvent te vouloir et tu comprendras que dalle. Maintenant le grand débat est de savoir si l'école t'apprend à apprendre ou doit t'apprendre quelque chose. Je suis plus fan de la première possibilité. Et à Solvay, on a la bonne formation pour arriver à apprendre d'autres concepts plus tard.

N : Et aussi que tu fasses de l'audit ou autre, tu dois bosser en équipe et ça, par rapport au Cercle ou d'autres activités extra-académique, c'est essentiel. Bosser pour le Cercle et pour ses membres c'est la même chose aujourd'hui que de bosser pour la boîte, les clients ou les

employés. Sauf qu'on boit moins de bières (quoique).

B : A Solvay tu n'apprends pas un boulot. Les gens qui t'engagent savent que tu vas voir le problème, le comprendre et développer une solution. On a appris à attaquer un problème de A à Z car on s'est tous retrouvé devant des cours, parfois 2 semaines avant l'examen, en se demandant comment on allait faire.

Est-ce que c'est vraiment dur d'obtenir un CDI ? On entend beaucoup de personnes venant de l'étranger ayant du mal à décrocher un.

A : En Belgique avec notre diplôme non, il suffisait juste de signer en bas de la page. Mais c'est peut-être parce que les français ne parlent pas bien le belge.

N : Je ne pense pas que cela soit dû à la formation. Mais en tant qu'employeur, c'est plus difficile d'engager des italiens, français ou espagnol car il y a beaucoup de paperasses et qu'ils ne veulent pas s'emmerder avec de l'administratif.

Et le fait de ne pas parler néerlandais, ça peut être un frein ?

N : Ça dépend du scope de la boîte, si on engage des espagnols qui ont fait leur master à Solvay on va les mettre sur des marchés espagnols. Mais en tant que employeur, quelqu'un qui est bilingue c'est vraiment un atout.

A : A ce moment-là, le client comprend que si t'es français, tu ne vas pas parler néerlandais et donc ça ne porte pas préjudice en tant que candidat, en tout cas pas chez EY.

D : Par contre l'inverse joue très fort, si tu es parfait bilingue tu as un énorme atout sur le marché !

B : Quand on dit que une langue en plus, c'est un deuxième diplôme, c'est totalement vrai. N'importe quelle boîte en Belgique va préférer engager quelqu'un qui est bilingue (français/néerlandais) plutôt que quelqu'un qui a un bon diplôme car après si le bilingue a l'air intelligent, on peut le former. Actuellement il y a plein de pub à Bruxelles avec Kompany pour apprendre le néerlandais car il y a ce gros problème que les gens ne parlent plus les deux langues. D'ailleurs, chez Delhaize, on investit beaucoup sur le bilinguisme de tous les employés car le gros souci est que beaucoup d'employés ne

parlent pas anglais et que donc il faut parler soit le néerlandais, soit le français.

A : En fait tout dépend vraiment du secteur. À Bruxelles, le middle management est flamand et le top c'est 50/50. Les langues sont le plus gros atout et selon moi, c'est la plus grosse lacune qu'on a à Solvay avec ces cours de néerlandais. Ce n'est clairement pas mieux ailleurs mais si on veut maintenir le niveau de l'école, il faut améliorer ça.

N : Et de toute façon, quand tu as 2 candidats qui sortent de l'unif, tu as ta check list avec les caractéristiques des gens et la langue est un poids en plus dans la décision.

Comment avez-vous vous décidé ou trouvé ce que vous voulez faire et où postuler ?

B : Quand j'étais à l'unif, un prof a dit quelque chose qui m'a marqué. C'est que vous pouvez faire n'importe quel plan de carrière, vous ne ferez jamais ce que vous avez prévu. Donc c'est des rencontres mais c'est peut-être mieux comme ça. Aucun de nous n'a prévu d'être là où il est maintenant. On est une génération qui se met fort la pression sur sa carrière. Il y a un million de jobs différents et il y en a autant qui sont chouettes et intéressants. Et si on se sent pas bien où l'on est, avec le diplôme qu'on a, on peut se permettre après un an ou deux de se dire j'arrête et je vais ailleurs. Quand tu fais ton job il faut se poser 2 questions : Est-ce que ce que je fais ça me plaît ? Et est-ce que ce que je fais, je pourrai un jour le valoriser pour faire autre chose ? Si les deux réponses sont oui, te pose pas de question et avance. Si c'est non, faut réfléchir.

N : Faut plus voir ça comme : est-ce que je me vois faire ça pendant 10 ans ? On s'en fout du marché du travail et si ça peut être valorisant.

B : Oui mais tu peux le valoriser pour toi. Ce que je vois maintenant en e-commerce, je ne le verrai pas dans une école. Mais j'espère un jour que ça me sera utile, en ouvrant ma boîte de consultance en e-commerce ou en étant professeur.

N : De notre année, beaucoup ont commencé en banque ou en audit et se sont vite rendu compte qu'ils n'aimaient pas ça et ont changé. Donc faut se dire que le choix est plus ou moins important mais ce n'est pas dramatique si tu te plantes. Tu peux même faire 2 ans et le valoriser d'une manière différente. Quand j'engage quelqu'un

qui a fait 2 ans à un endroit puis 2 ans dans un autre, etc, j'y accorde pas trop d'importance, ça se justifie assez facilement.

B : Quand tu commences, il ne faut pas se donner d'objectif de temps à rester dans la boîte car ça ne se passe jamais comme tu veux.

M : Après il y en a quand même pas mal, quand ils arrivent dans les premiers mois, s'imaginent qu'on est dans Suits et qu'on va négocier des contrats à des millions de \$. Mais en vrai, tout ce qui est négociation de contrat et tout, depuis 4 ans que je suis là, j'ai dû faire ça une fois. Donc l'audit, il faut au moins faire 6 mois au moins pour savoir si tu aimes ça ou pas et pas espérer avoir d'énorme contrat tout de suite ou souvent.

Et donc, quand avez-vous trouvé ce que vous vouliez faire ?

A : Moi je ne sais toujours pas vraiment ce que je veux faire de ma carrière. L'optique que j'avais pris c'était de shooter pour une grosse boîte car ça serait une très bonne formation, je serais très bien encadré au début et je pourrais valoriser ça. Et un début dans l'entrepreneuriat où tu vas peut être pas gagner un clou et tu vas peut être te planter sera tout aussi valorisant. Mais après faut se rendre compte que tu dois payer ton appart et que si tu te lances dans l'entrepreneuriat, tu n'auras peut être pas ta voiture de société. Donc moi j'ai peut être fait le choix un peu safe d'aller dans une grosse boîte où je savais que j'aurais un salaire, que ça serait toujours valorisé et que j'allais beaucoup apprendre. Mais tant que tu continues à apprendre, tu ne peux pas vraiment te tromper non plus.

D : Entre la start-up et les grosses boîtes, tu as les boîtes de plus petite envergure dont celle dans laquelle je me suis retrouvé. On a pas mal d'avantages, autant que chez les grosses boîtes. Le seul problème c'est que c'est plus limité, on a un nombre plus restreint de clients. Les missions sont plus limitées aussi.

M : Moi ce que j'aime bien c'est que je rencontre plein de monde tout le temps, des gens totalement différents. Mais pour le moment, il n'y a aucun métier que j'ai rencontré où je me suis dit que j'allais faire ça à plein temps.

Et donc Dave pourquoi tu as choisi une boîte un peu plus petite ?

D : Moi je voulais le meilleur des deux mondes. Donc je voulais l'aspect un peu plus humain des start-ups, des discussions beaucoup plus proches avec les différents niveaux hiérarchiques. Donc je me retrouve dans une boîte de 40 personnes et je sais que j'ai un contact très privilégié avec les CEO. Ça c'est l'avantage, c'est une dynamique plus start-up et je vais au boulot en Vans et en jeans. Par contre, c'est peut-être un peu plus rigide chez les Big 4. On est sur des missions plus limitées et plus restreintes mais on est quand même stratégiques et on a quand même notre petit mot à dire. On sait qu'on apporte une petite plus-value et que ce qu'on fait aura un impact sur notre boîte.

N : D'ailleurs, quand on dit qu'on gagne plus chez les Big 4 que dans les PME, c'est pas vrai car on s'adapte.

B : Après, les Big 4 jouent plus sur ton augmentation annuelle, en te disant : « Dans 5 ans, tu peux être là ».

M : Les Big 4 ne sont pas connus pour bien payer, ils sont connus pour dire que tu vas évoluer chaque année. En faisant le calcul entre mon salaire de quand j'ai commencé (il y a 4 ans) et celui de maintenant, il a augmenté de 57% et en même temps j'ai des avantages en plus. Tu commences pas chez les Big 4 en te disant que tu vas être bien payé, t'es pas bien payé comparé à ailleurs.

Un conseil pour ceux qui sont toujours à l'unif ?

M : Si t'es en première, fais ton baptême, kiffe ta vie et tu verras bien ce qu'il se passera après. Mais par contre, étudie quand même un petit peu et réussis tes examens. C'est 85% de fun et 15% d'étude, mais les 15% d'étude faut les assumer. Faut en profiter mais en étant responsable. Sinon je ferais éco et je passerais plus physique.

A : Faut pas se rendre à l'unif juste pour le fun. Il ne faut pas oublier pourquoi t'es là. On en a tous loupé une ou deux mais faut garder l'objectif en tête.

N : Profite à fond de tout ce qui est dispo à l'unif, que ça soit réseaux et tout mais n'oublie pas pourquoi t'es là. Tu dois préparer ton avenir tout en profitant. Et à refaire, on profiterait encore plus.

D : Laisse ta trace dans les archives de l'ULB. Peu importe si tu as ton diplôme en 5, 6, 7 ou

8 ans comme Mich l'a dit, mais laisse ta trace dans toutes les associations dans lesquelles tu pourrais t'engager. Que ça soit dans le Cercle, dans les régionales ou autre, engage-toi dans quelque chose qui est important pour toi, qui a des valeurs que tu partages également. Tu ne vas peut-être pas faire ce que tu voulais faire. Tu voudras peut-être trader à New York et tu finiras chez Delhaize. Solvay t'aide à créer un mindset, ce n'est pas la physique, la chimie ou les math qui vont t'aider dans ton boulot mais par contre tu auras une très grande capacité à t'adapter, et surtout apporter un plus. Ose prendre des décisions. Et si le boulot ne te plaît pas, dis-le.

M : « La violence est un sacre et elle est ce que l'inconscience est à l'humanité. » *Ça on n'a pas trop compris, mais Mich-Mich l'a dit.*

N : Sois radical (quand t'es en inge ne parle pas aux gens d'éco). Non en vrai, quand tu es en blocus tu l'es à 100%, quand t'es en guindaille tu l'es à 100%.

B : Tout ce qui est aventure extra-scolaire, Cercle, faire science-éco, être au BE, en gros tout ce que tu peux faire à côté des cours, est hyper important tant que tu réussis tes années. Et quand j'ai été embauché, ils étaient autant intéressés par mon parcours académique qu'extra-académique. Tu sais concilier plusieurs choses mais c'est utile que si à la fin tu as ton diplôme, sinon ça ne sert à rien.

M : Des gens qui sortent de Solvay chaque année il y en a 300, mais quelqu'un qui sort et qui était dans le comité et tout, il n'y en a que très peu.

C'est le moment statistique, celui où tu réalises que le cours de Dehon peut servir, celui qui te rassure ou t'angoisse par rapport au futur.

Mais avant de te plonger dans les méandres de ce tableau Word qui recèle les secrets de ton avenir, tu es prié de faire travailler ton librex et intégrer que :

- Une centaine d'Alumni ont répondu au sondage
- Ces Alumni sont pratiquement tous des INGE (81%)
- Le KW de Goffaux est toujours à la mode en 2017

Donc pas de panique si tu es en Sciences Eco, tes ancêtres ne sont pas tous au chômage, ils ont juste pas répondu au sondage. Conclus-en par contre que les résultats sont plus pertinents si tu fais INGE et qu'il ne faut pas forcément avoir de Grande Dis pour bosser en RH (mais on félicite l'unique Alumni de ce secteur pour cet excellent résultat en Master).

Les Jolis Graphiques et le Tableau Word

Tu trouveras ici quelques généralités déduites du sondage quant aux débouchées qui s'offrent à toi au bout de ta MA2 et un tableau qui résume qui est où, avec quelle grade, en postulant quand, etc. Encore une fois, si c'est plein d'insights, montre-toi critique et ne désespère pas si tu n'as pas de grade en bachelier et que tu souhaites entrer chez les Big C, ou que personne de Solvay n'est encore entré dans le secteur que tu vises. Si ça se trouve, ces cas existent et n'ont pas répondu au sondage. Et s'ils n'existent pas, rien ne t'empêche d'ouvrir la voie.

Sur cette minute philosophique achevée, on embraye sur ces fameux insights:

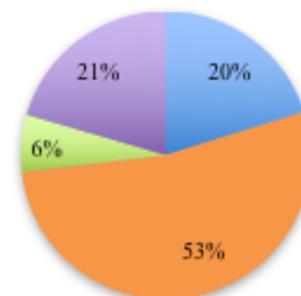
- 1) La plupart du commun Solvaysien a tendance à postuler dans 2 à 5 boîtes, mais un bon 20% est aussi confiant qu'un EDD qui écrit une chanson sexiste et ne postule que dans une seule boîte, dans laquelle il est engagé. Un groupe un poil plus grand est cependant plus raisonnable et postule dans 10 fois plus d'entreprises. Qui fait mieux on sait pas mais dans les

deux cas, ça marche.

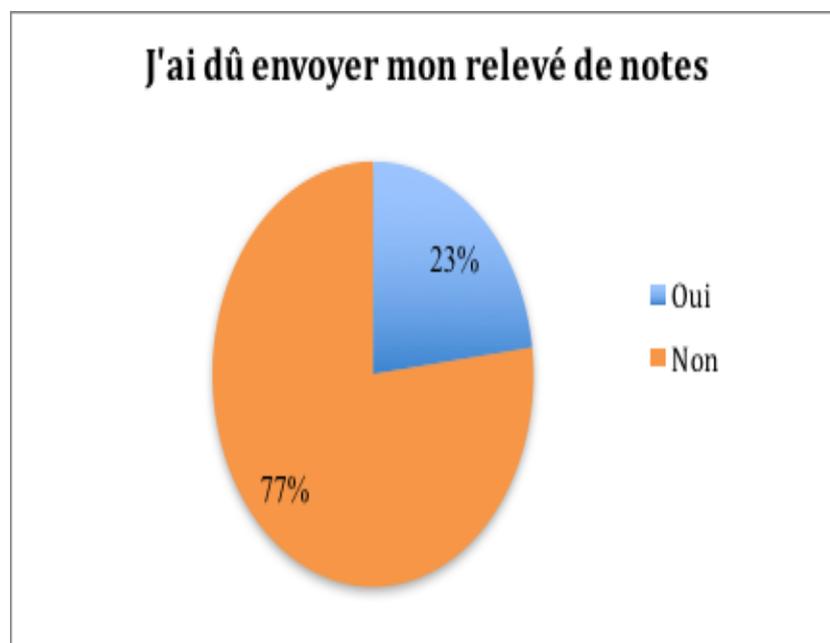
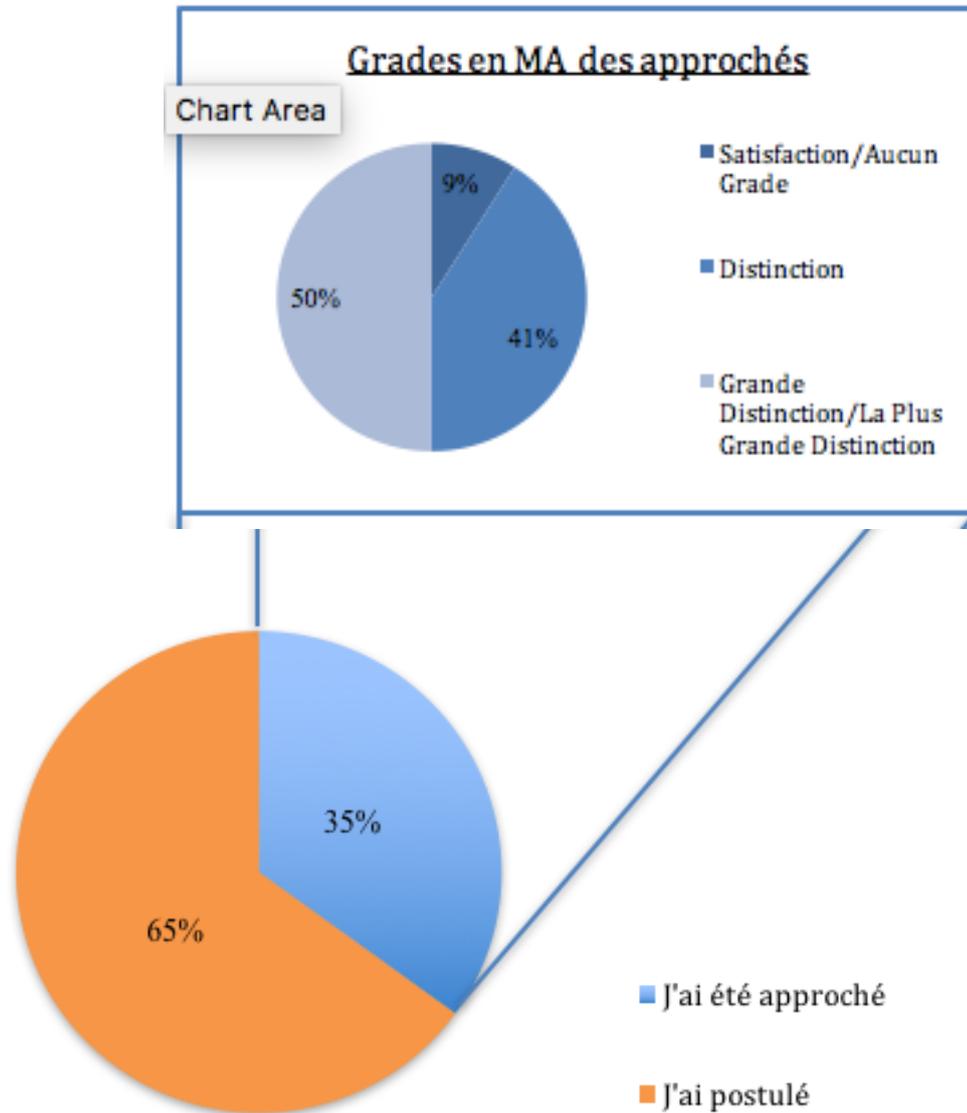
- 2) Contrairement à ce que dit la chanson, on ne vient pas nous chercher tant que ça. Certes, la chance qu'on trouve un boulot avec le tampon Solvay sur le CV est proche de 100%, mais seulement 35% des diplômés ont été approchés par la boîte qui les a embauchés, et ces gens ont presque tous eu minimum une Distinction en Master. C'est donc l'heure de sortir de son canap' et de commencer à networker.
- 3) Bonne nouvelle ! Même si tu as eu du mal à atteindre le 14, la possibilité de trouver un chouette job n'est pas réduite : une très grande majorité d'entre nous n'a pas eu besoin d'envoyer son relevé de notes pour être embauché.
- 4) 91% des sondés avaient minimum une activité extra-académique, et les 9% qui n'ont fait qu'étudier ne sont pas chez les Big C. On vous conseille donc de vivre, et pas que dans vos syllabus.
- 5) Seulement 6.5% d'entre vous fondent ou travaillent dans une start-up. Tout le monde prend donc bien la mineure Entrepreneurship parce que c'est la plus facile.

Nombre de boîtes dans lesquelles postuler

■ 1 ■ 2-5 ■ 6-9 ■ 10+



J'ai postulé vs J'ai été approché



Tableau, mon beau Tableau, où puis-je être engagé(e) ?

Secteur	% Alumni	Approché/Postulé	Quand Postuler ?	Relevé de notes ?	Grade BA				Grade MA				
					A	S	D	GD	LD	A	S	D	GD
Fig 4	29%	19%/81%	Tout le temps	Non (85%)/Oui (15%)	0%	59%	37%	4%	0%	0%	15%	59%	26%
Consultance IT (Data Science, AI, etc.)	14%	54%/46%	Tout le temps	Non (54%)/Oui (46%)	7%	23%	62%	8%	0%	0%	8%	69%	15%
Fig C (Bain, McK, BCG et Roland Berger)	7.5%	44%/57%	Q1 MA1, Été MA1, Q1-Q2 MA2	Oui (71%)/Non (29%)	0%	1%	86%	13%	0%	0%	0%	29%	71%
Autres Consultances	9.6%	56%/44%	Q1-Q2-Q3 MA2, Diplômé	Non (78%)/Oui (22%)	0%	56%	44%	0%	0%	0%	23%	33%	44%
FMCG (Mars, P&G, etc.)	6.4%	50%/50%	Q1-Q2 MA2, Diplômé	Non (83%)/Oui (17%)	0%	33%	67%	0%	0%	0%	0%	50%	50%
Industrie (Pharma, Pétrochimique, etc.)	9.6%	44%/56%	Q1-Q2-Q3 MA2 SAUF ExxonMobil (Q1-MA1)	Non (78%)/Oui (22%)	0%	67%	33%	0%	0%	0%	22%	67%	11%
Retail	3%	67%/33%	Q1-Q2 MA2	Non (67%)/Oui (33%)	0%	33%	67%	0%	0%	0%	0%	67%	33%
Banques&Assurances	6.4%	17%/83%	Q1- Q2 MA2 et Diplômé	Non (83%)/Oui (17%)	17%	17%	50%	0%	16%	0%	17%	33%	50%
Marketing (Autres que FMCG)	4%	0%/100%	Q1-Q2 MA2, Diplômé	Non (100%)	0%	75%	25%	0%	0%	0%	50%	25%	25%
RH	1%	0%/100%	Diplômé	Non (100%)	0%	100%	0%	0%	0%	0%	0%	0%	100%
Autres (Teach for Belgium, Fiduciaires, etc.)	3%	33%/77%	Q2-Q3 MA2, Diplômé	Non (100%)	33%	33%	33%	0%	0%	0%	33%	0%	67%

QUELQUES FUN FACTS POUR FINIR :

- Ce n'est pas parce que tu fais Solvay que tu finis Corporate. Alex Vizorek (humoriste), Jean Van Hamme (scénariste) et Marc Roche (journaliste pour Le Monde) en témoignent.
- Le président du Cercle Solvay l'année du bal à -44.000 est chez McKinsey Solutions.
- Parmi les anciens du Comité de Baptême qui ont répondu au sondage, presque tous ont eu des grades en Bachelier/Master et sont représentés dans la plupart des secteurs cités dans l'article.

Encore un tout grand merci à Dave, Nicolas, Basile, Mich-Mich et Arnaud pour le temps qu'ils nous ont consacré, ainsi qu'à tous les vieux qui ont répondu au sondage. Et en espérant que cet article pour être utile à ceux qui le lisent.

Reporters Goffaux et Papillon

(Note de la rédaction: Merci infiniment pour ce travail les gars, c'est vraiment ce genre d'article que je souhaitais avoir dans mon Caducée lorsque je me suis présenté, et c'est super encourageant!)

FLASH NEWS:

Nous apprenons à l'instant que la nouvelle jument de bataille du Cercle Féministe n'est autre qu'une énorme injustice au sein de notre Alma Mater. En effet la porte-parole du Cercle, Patricia Ute, nous a fait remarquer que les étages où les fontaines à eau étaient installées correspondaient parfaitement aux étages où il y a des toilettes pour homme ! Coïncidence ? Elles ne le pensent pas. « Nous voyons là un flagrant complot des autorités » nous dit P. Ute, « nous pensons que l'ULB essaie de nous affaiblir en nous déshydratant afin de que nous soyons moins bonne dans la poursuite de nos études et ainsi justifier la différence salariale ». Les autorités ont démenti les propos de madame Ute mais ne préfèrent pas nous donner d'interview. Le Cercle Féministe dit ne pas vouloir en rester là et continuera le combat si important pour faire avancer l'égalité homme-femme. Le Caducée vous tiendra au courant de l'avancée de l'affaire.



Comitards CP attendant leurs bleuettes à l'acti



*D'après un dessin de Philippe Geluck



EST. **K** 1996

KNOKKE **OUT**
UNIVERSITY

IXELLES

53^E BAL ORANGE

SOLVAY GOES BURLESQUE



NAVETTES

PRIX 12-15-17€

18H BANQUET

22H SOIRÉE

24 NOVEMBRE 2017

BODEGA

EXTRAVAGANT RESHAPE



cerclesolvay